

On trouve dans cette Partie
les ouvrages suivants de l'auteur

Le livre de l'homme, de son origine, de son développement, de son destin
J. M. RICHARD

Paris, chez l'éditeur, 1844

30225/g

9.

On trouve aussi, chez PONTIER et BÉCHET
les ouvrages suivants du même auteur :

Les Jours de la semaine, traduits en vers. Seconde édition.
Oraison, poésies galantes, avec figures. Quatrième édition.
Les Follies poétiques et morales, avec figures. Quatrième
édition.

*On trouve aussi, chez PONTHEU et LECAUDEY,
les ouvrages suivants du même auteur :*

La Jérusalem délivrée, traduite en vers. Seconde édition.

Ossian, poésies galloques, avec figures. Quatrième édition.

Les Veillées poétiques et morales, avec figures. Quatrième édition.

LES TROIS MOTS,

SATIRES.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, N^O 24

303259

LES TROIS MOTS, SATIRES,

PAR P.-M.-L. BAOUR-LORMIAN.

NOUVELLE ÉDITION.



PARIS,

CHEZ PONTHEU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
GALERIES DE BOIS, N° 256.

ET CHEZ LECAUDEY, GRANDE COUR DU PALAIS.

~~~~~  
1821.

# LES TROIS MOTS

SATIRES

PAR P.-M. J. BAUGH-LORMIAN

NOUVELLE EDITION



PARIS

chez MONTAIGNE, Libraire, Palais-National

à la vente de M. de MONTAIGNE

chez M. de MONTAIGNE, Libraire, Palais-National

1821

---

## AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

---

LORSQUE les *Trois Mots* parurent, ils obtinrent un succès général et furent réimprimés plusieurs fois soit à Paris, soit dans l'étranger. Depuis plus de quinze ans ces diverses éditions sont totalement épuisées. En publiant de nouveau ce petit ouvrage, nous croyons plaire à tous ceux qui aiment encore la bonne plaisanterie, et qui sont restés fidèles aux saines doctrines littéraires.

---

# AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

---

Lorsque les *Œuvres* parurent, ils obtin-  
rent un succès général et furent réimprimés  
plusieurs fois soit à Paris, soit dans l'étranger.  
Depuis plus de quinze ans ces diverses éditions  
sont totalement épuisées. En publiant de nou-  
veau ce petit ouvrage, nous croyons plaire à  
tous ceux qui aiment encore la bonne phi-  
losophie, et qui sont restés fidèles aux saines  
doctrines littéraires.

MON PREMIER MOT.

MON PREMIER MOT.

NON PREMIER MOT

---

## MON PREMIER MOT.

---

PARIS, dont la splendeur nous consolait d'Athènes,  
Qui t'a pu transformer en une vile arène,  
Où des gladiateurs, l'un sur l'autre acharnés,  
Ameutent autour d'eux les badauds étonnés ?  
Long-temps, avec orgueil, le dieu de l'harmonie,  
Vit briller dans tes murs le flambeau du génie :  
D'un règne florissant, il goûtait les douceurs ;  
Alors les favoris des immortelles sœurs,  
Dignes de leurs bienfaits, aux lois du goût fidèles,  
Dessinaient leurs travaux sur de hardis modèles,  
Consacraient ton éclat par de nobles accents,  
Et du monde enivré te rapportaient l'encens.

Oh ! qu'ils sont loin de nous ces jours remplis de charmes !  
En proie aux longs tourments, aux mortelles alarmes,  
L'auguste poésie, à travers les poignards,



S'échappe en frémissant du temple des beaux-arts.  
Reine sans diadème , amante délaissée ,  
Elle pleure sa gloire à jamais éclipsee ;  
Et cependant , assis sur ses pompeux autels ,  
Le faux goût , usurpant l'hommage des mortels ,  
D'une foule parjure accueille les offrandes ,  
Et du temple envahi disperse les guirlandes.  
Hélas ! tout est tombé sous ses rapides coups :  
Une horde vandale , épousant son courroux ,  
Des arts épouvantés consomme la ruine !  
Un long crêpe s'étend sur la double colline ;  
Et les muses en deuil , dans leurs bosquets déserts ,  
De lamentables cris font retentir les airs :  
Mais l'écho seul répond à leur plainte stérile.  
Sommes-nous donc aux temps marqués par la Sybille ?  
Où me sauver ? où fuir ? Quelle rage bons dieux !  
De rimeurs forcenés quels flots séditieux !  
Quel esprit infernal , leur soufflant son délire ,  
Arme leur faibles mains du fouet de la satire ?  
Quel damné colporteur , leur prêtant son appui ,  
Voiture , avec leurs vers , le dégoût et l'ennui ?  
Et je pourrais prêter une oreille indulgente

Aux stériles accords de leur muse indigente !  
Et, paisible lecteur de ces obscurs pamphlets ,  
Qui d'un peuple excédé réveillent les sifflets ,  
Je verrais sans frémir tant de sots en extase !...  
Non, certes ; viens à moi , mon vieux et bon Pégase :  
Tu dois être dispos ; car , soit dit entre nous ,  
Nos graves immortels , de ton repos jaloux ,  
Ont voulu ménager tes pas et ton haleine ;  
Ils se sont contentés de l'âne de Silène.  
Que penser , réponds-moi d'un tel débordement ?  
Toi-même , dans l'excès d'un juste étonnement ,  
Je te vois à l'écart secouer les oreilles.  
Beau début ! me dit-on : sur ces rares merveilles  
Consulter un cheval ! pourquoi non , s'il vous plaît ?  
Son goût est-il moins sûr que celui de Pillet ?  
Le vit-on en faveur de tant de Sganarelles ,  
Déployer follement ses poétiques ailes ?  
Le vit-on , au mépris du père de Macbeth ,  
Porter l'auteur d'Arvire ou celui de Lisbeth ;  
Ou tel qui fit jadis d'une voix sépulcrale ,  
Hurler Médée , à lui comme à Jason fatale ?  
De combien de grimauds blêmes et pantelants ,

Au bas de l'Hélicon , l'un sur l'autre roulants ,  
Il sut d'un pied nerveux repousser la cohorte ?  
— Jeune homme, y songez-vous ? Quelle ardeur vous transporte ?  
Redoutez de Clément les doctes numéros ;  
Du moderne Hélicon respectez les héros ,  
Ou craignez qu'Atticus, blessé de l'incartade ,  
N'aille de votre nom égayer la Décade.  
Pouvez-vous sur les pas du sublime Chénier ,  
Comme lui chaque jour ceindre un nouveau laurier ;  
Et trempant dans le fiel vos pinceaux populaires ,  
Barbouiller d'un seul trait Léger et Souriguières ?  
Ah ! cessez d'espérer que vos cris impuissants  
Du Juvénal français égalent les accents.  
— Les éгалer ? qui ? moi ! que le ciel m'en préserve !  
Je crains trop les écarts de sa bouillante verve :  
Toutefois, quand piqué par les grimauds divers ,  
Qui blasphément son nom , et sa prose et ses vers ,  
Je le vois en vainqueur défendre sa couronne ,  
Je songe à ce manant que la foule environne ;  
De ses chevaux rétifs il veut hâter les pas ;  
Il fait claquer son fouet et ne s'aperçoit pas ,  
Tant sa fureur l'aveugle en ce désordre extrême ,

Que ses coups égarés n'atteignent que lui-même.  
Mais vous, preux chevaliers de tant de Mirmidons,  
Que Sottise caresse et comble de ses dons,  
Pouvez-vous, sans bâiller, lire leurs rapsodies ?  
Eh ! qui ne bâillerait à leurs cent tragédies ;  
A leurs poèmes lourds, par l'oubli réclamés ;  
A leurs chants écossais en visigoth rimés ?  
Comment voir sans ennui la raison négligée  
Le bon goût en défaut et la langue outragée ?  
— Vous parlez de la langue ? Et fut-elle jamais  
Plus pompeuse en ses tours, plus riche en ses effets ?  
Gloire à ceux dont l'audace étendit ses limites !  
C'est ramper, que marcher dans les bornes prescrites.  
De l'immortel Lebrun mesurez la hauteur :  
Voyez-le déployant son vol dominateur,  
*Ceint* de foudres, d'éclairs traverser l'Empirée,  
Et s'ouvrir dans le *vide* une route ignorée.  
On connaît dans Paris son pouvoir souverain :  
Les vers qu'il martela sont plus durs que l'airain.  
A des *insectes rois*, il déclare la guerre ;  
Il fait rire son arc, *enivre* le tonnerre ;  
*Roule* un *bleuâtre* éclat en des yeux menaçants ;

Ne craint pas de mourir, fier de *sortir* du temps;  
Fait au front d'un monarque *expirer* la couronne;  
De la postérité hardiment *s'environne*;  
*Dénonce* à Flore, au lis, *l'insolence* des vents;  
Jusqu'au sein des enfers porte ses *pas vivants*;  
Peint de gloire et d'orgueil les *ames effrénées*,  
Se *plongeant* à sa voix au fond des destinées;  
Et *fuyant* d'un essor subit, inattendu,  
A travers le péril et l'obstacle *éperdu*;  
*Jeune de verve*, vole en des plaines arides,  
Pour imposer silence aux hautes pyramides;  
*Tente* le vaste Olympe, et libre d'ennemis,  
S'assied en conquérant sur les *siècles soumis* (1).  
Chénier nous parle-t-il de la philosophie:  
A ses *sucs* généreux sa muse sacrifie.  
Les torrents, à grand bruit tombant du haut des monts,  
Sous sa plume *de feu*, vont *sécher* les sillons.  
Voilà, monsieur, voilà les fruits d'un vrai délire:  
Qui ne peut l'imiter se permet d'en médire.

---

(1) Toutes ces expressions soulignées se trouvent en effet dans les poésies de Lebrun.

Tout le reste pourtant n'est qu'un langage usé  
Par nos bons écrivains aujourd'hui méprisé.

— O ciel ! et sans rougir, votre Phébus préfère  
Ce vain luxe de sons, ce pathos somnifère,  
A l'éclat d'un vers pur, simple mélodieux,  
Avoué par le goût, inspiré par les dieux,  
Et qui de tant d'apprêts dédaignant l'imposture,  
En fidèle miroir réfléchit la nature.

— Vous m'insultez ! monsieur. — Qui ? moi ! vous insulter !

A l'arrêt du public que peut-on ajouter ?

— Savez-vous qui je suis ? — Non ; mais je le soupçonne.

— Monsieur, Roucher jadis fit cas de ma personne ;

Par moi cinq chants d'Homère ont été rajeunis ;

• Je siège à l'Institut, et j'ai nom Cabanis.

— Tout doux, mon cher docteur ; si j'ai bonne mémoire,

Vous avez pour Turgot sollicité la gloire ;

Pourrais-je m'étonner de vous voir aujourd'hui,

De nos illuminés le généreux appui ?

— Oui, j'ai loué Turgot, et je soutiens encore

Que d'un triple laurier Apollon le décore,

Quelles rimes ! quel nombre et quel entassement !

Chez lui tout se revêt d'un nouvel ornement ;



Et chacun de ses vers, comme un *vaste nuage*,  
De l'étendue au loin *embrasse* le rivage.  
Delille, qu'on s'obstine à couronner de fleurs,  
N'a-t-il pas de Turgot emprunté les couleurs ?  
— Quoi ! vous raillez aussi notre aimable Virgile ?  
Chassé par vous du Pinde, où sera son asyle ?  
Faudra-t-il, immolant le goût et la raison,  
Lui préférer Saint-Ange assassin de Nason ?  
Lui qui peint Marsyas, que le dieu de la lyre  
Punit, en l'écorchant, d'une injuste satire ;  
Et qui ne songe pas qu'à son original  
Lui-même il fait subir ce supplice infernal.  
Faudra-t-il, pour flatter l'erreur qui vous abuse,  
Vénérer de Sélis la logique diffuse ;  
Trouver Léonidas un opéra charmant ,  
Et de Timoléon vanter le dénoûment ?  
La liberté des arts fait le bonheur du monde :  
Quand chacun à l'envi, glose, commente, fronde,  
Au rôle de lecteur, je me verrais borné !  
J'admirerais, hélas ! ce pauvre Ginguené,  
Confesseur de Zulmé, grace à l'ami Grouvelle ;  
Des contes de Verdun la sotte kirielle ;

De Cubières-Dorat les innocents hochets ;  
Boisjolin décrivant les truites, les brochets ;  
Chénier, rimeur gaulois de fragments scandinaves ;  
Bitaubé le benin, vieux père des Bataves ;  
De Langle l'Aristarque, et l'absurde Rosni !  
Ah ! dût leur bataillon contre moi réuni,  
M'envelopper partout, et partout me maudire,  
Ils ne sont pas au bout : j'ai trois mots à leur dire.  
— Ainsi dans les remparts de l'antique cité,  
Que remplit Apollon de sa divinité,  
De tant de beaux esprits mère auguste et savante,  
Dans ce Paris célèbre et que l'Europe vante,  
Vous ne trouverez pas un poète fameux ?  
Mais que dis-je ? à dessein vous détournez les yeux  
De tous ces champions, orgueil de la carrière :  
Tel le triste hibou, que blesse la lumière,  
D'une funèbre voix lamentant ses regrets,  
Insulte aux doux accords du chantre des forêts.  
— Vous vous trompez, docteur : loin de moi la pensée  
D'exercer au hasard ma critique insensée :  
Il est quelques auteurs dont j'honore le nom ;  
J'admire Montcassin, j'admire Agamemnon.



Si Pindare-Brunet extravague dans l'ode,  
De ses petits quatrains, parfois je m'accommode.  
Je sais que, sur un luth par les Graces monté,  
Parny de l'âge d'or chanta la volupté;  
Que, Tibulle nouveau, des guirlandes de Flore  
Il émailla le sein de son Éléonore;  
Mais, quand tout lui payait un tribut si flatteur,  
Devait-il avilir son talent enchanteur,  
Et, quittant les pinceaux du Guide et de l'Albane,  
Adopter de Clinchtel (1) la palette profane (2)?  
Dans nos murs cependant il est des écrivains  
Dont la lyre sacrée ennoblit les destins;  
Qui, chers aux doctes sœurs et dignes de leur plaisir,  
Brûlent un encens pur jusqu'en leur sanctuaire.  
Ducis, de Melpomène agitant les flambeaux,  
Épouvante nos sens de l'horreur des tombeaux;  
Arnault, noble soutien du superbe cothurne,  
M'attendrit à Venise ou m'effraie à Minturne.

---

(1) Peintre hollandais.

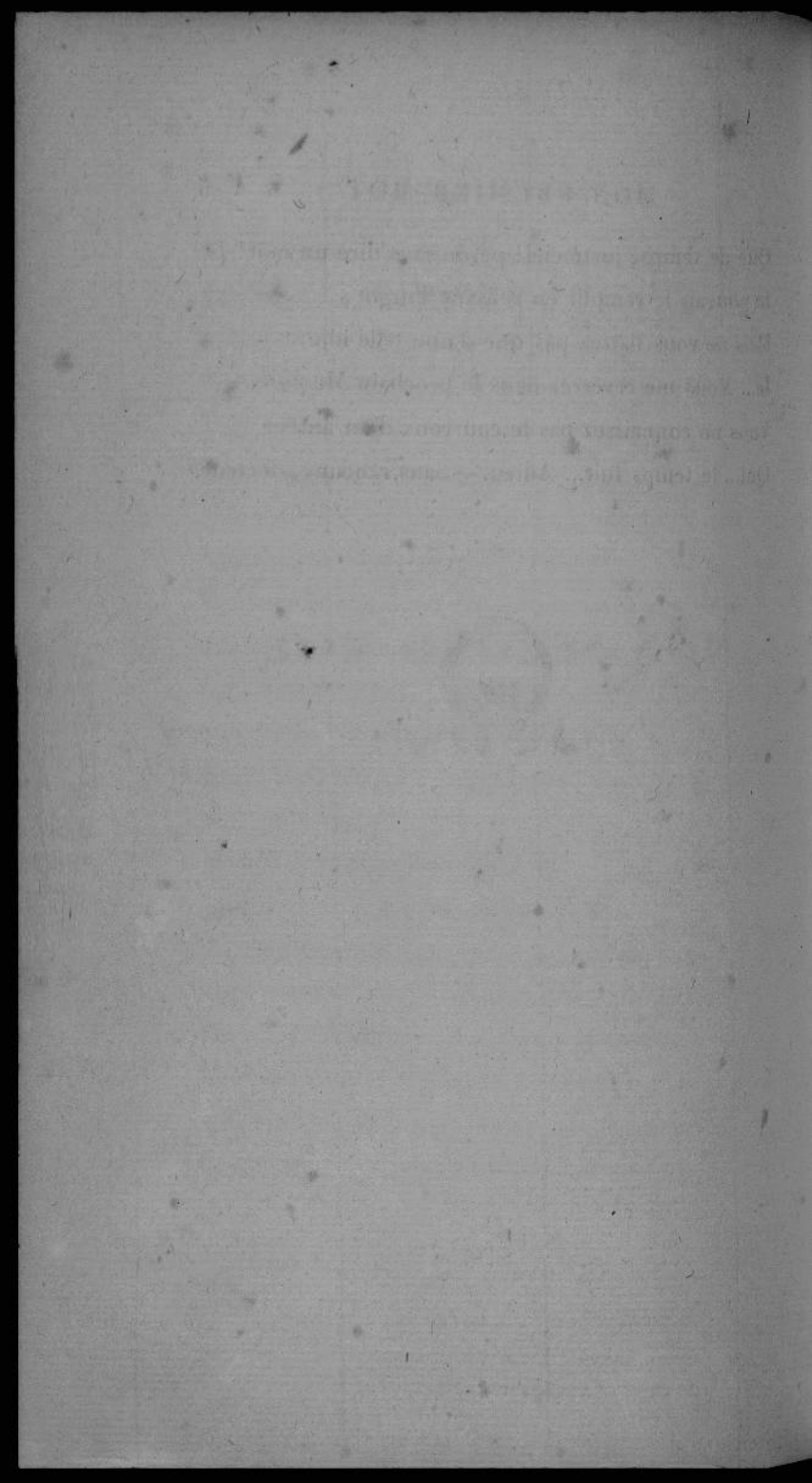
(2) Le poème de *la Guerre des Dieux*; *les Galanteries de la Bible*, etc.

J'aime de Légouvé les sensibles écrits ;  
Et, soit que dans Abel ou dans Épicharis,  
Il nuance avec art des sentiments contraires,  
Je sens mes yeux mouillés de pleurs involontaires.  
Vigée unit l'esprit, la grace et l'enjoûment ;  
Son vers est toujours pur, son coloris charmant.  
Doux rival de Gallus et disciple d'Ovide,  
Que Deguerle rassure une amante timide,  
Il le peut ; ses accords sont chéris d'Apollon :  
Et, si je veux quitter les sommets d'Hélicon,  
J'aperçois Rœderer, dont l'esprit juste et ferme  
Sait des erreurs du temps nous découvrir le germe ;  
Et des lois et des mœurs inébranlable appui,  
Foule les nains sanglants déchainés contre lui.  
— Je m'enfuis. — Quoi ! déjà vous quittez la partie ?  
Cette noble fierté déjà s'est démentie ?  
Vous fuyez, tout surpris qu'à ces noms révéérés  
Ne brillent point unis tant de noms ignorés ?  
Vous m'opposez Sélis, ce régent du Permesse,  
Qui promet d'être lourd et qui tient sa promesse ;  
Et ce fameux Mortier, noble appui des beaux-arts,  
Que Merlin proclama poète au champ de Mars.

O fol aveuglement de la faiblesse humaine !  
Le douxereux Guichard se croit un La Fontaine ;  
Palissot, un Boileau ; quand partout la raison  
D'une rime honteuse accompagne son nom.  
Dans ce trajet si court, qu'on appelle la vie,  
La sottise à l'orgueil sera toujours unie ;  
Tels ils furent jadis et tels ils sont encor :  
Chénier prend son cornet pour une lyre d'or ;  
Dans ses bonds convulsifs, Désorgue, l'empyrique,  
Se croit tout ombragé du laurier pindarique.  
Labenette, lui-même, en son obscurité,  
Calcule tous ses droits à l'immortalité ;  
Et l'hébéte Victor, à la mâchoire d'âne,  
Sous de sales haillons fièrement se pavane.  
Froids avortons, dieux nains, que le goût a proscrits,  
Anathème éternel à vos fades écrits !  
Tant qu'un reste de sang battra dans mes artères,  
Tant que ma main, traçant de hardis caractères,  
Pourra de son courroux instruire le papier,  
Vous saurez quels forfaits il vous faut expier.  
—Continuez en paix vos burlesques boutades ;  
Le devoir me rappelle au lit de mes malades :

Que de temps, juste ciel! perdu sans dire un mot!  
Je pouvais le remplir en relisant Turgot;  
Mais ne vous flattez pas que d'une telle injure  
Je... Vous me reverrez dans le prochain Mercure.  
Vous ne connaissez pas le courroux d'un auteur  
Qui... le temps fuit... Adieu. — Sans rancune, docteur.





# MON SECOND MOT.

## MON SECOND MOT.

THE SECOND MOT

THE SECOND MOT



---

## MON SECOND MOT.

---

Puisqu'un démon railleur est le dieu de vos rimes,  
Puisqu'à tout prix enfin il vous faut des victimes,  
Ma-t-on dit, et pourquoi n'en choisissez-vous pas  
Parmi tant de grimauds pullulant sous nos pas ?  
Ah! qu'ils demandent grace, et qu'aucun ne l'obtienne.  
Changez leur Capitole en roche Tarpéienne ;  
Renversez à vos pieds, consternés et tremblants,  
Ces Zoïles poudreux, ces Marsias sifflants :  
Qu'ils paraissent à nu ; riez de leurs bévues,  
De leurs lourds feuilletons, de leurs longues revues,  
Noirs et sales pamphlets dérobés à l'égout.  
Vengez tout à-la-fois la raison et le goût :  
De la verge et du fouet que votre main armée  
Chasse au loin devant vous cette horde pygmée,  
Qui colporte en tous lieux ses chefs-d'œuvre mesquins,  
Et du sacré vallon encombre les chemins.

Parlez du jour fatal où, sous des coups profanes,  
Thémistocle, en hurlant, descendit chez les Mânes;  
Osez de Geneviève étaler les lambeaux,  
Et réveiller Cyrus du sommeil des tombeaux.  
Sous les Transteverins que Désorgues succombe;  
Des romans de Colard faites une hécatombe;  
Couronnez de chardons le front enorgueilli  
Et de Jean Lucival et de Jacques Bailli.  
Épouvantez Victor de ses propres éloges;  
Baillonnez Palissot, et que Leclerc des Vosges,  
Retiré par vos soins des mares d'Hélicon,  
Abandonne aux sifflets et ses vers et son nom.  
Offrez-nous sans pitié l'auteur d'Alexandrine,  
Tossa de Ragouveau (1) méditant la ruine;  
Bonneville de Job sur son fumier assis  
Rimant en vers gaulois les sublimes récits;  
Et Chaussard, et Cournand, Atlas de la Décade,  
Chaussard maussade et lourd, Cournand lourd et maussade;  
Dussieux boitant encor de son dernier revers;  
Monsieur Raux à Delille extorquant quelques vers;

---

(1) Libraire du Palais-Royal.

*Fenouillot, Moutonnet, Mouffard, Cretin, Murville,  
Labennete, Mortier, Colnet, Drobecq, Fréville,  
Pin, Patrat, Petelard, Petitain, Duchozal,  
Langle, Grand de la Leu, Groubert de Groubental...*

Un moment, par pitié, souffrez que je respire :

Qui moi ! les dévouer aux traits de la satire !

Moi, troubler en son cours leur paisible loisir !

Et pourquoi ? Laissons-les, au gré d'un vain desir,

Nouveaux Bellérophons, poursuivre la *Chimère*.

Qu'à trente sous par jour leur plume mercenaire

Travestisse en gaulois quelques romans nouveaux,

D'une Miss en delire effroyables travaux.

Qu'ils ceignent en espoir une illustre couronne ;

Cet espoir est si doux ! il ne nuit à personne ;

Personne ne connaît leur Apollon disert ;

Et nouveaux Jeans, leur voix prêche dans le désert.

Surpris de ce reproche, et croyant me confondre :

« Mon succès, me dit l'un, suffit pour te répondre ;

« J'ai deux quatrains cités par le Journal du Soir ;

« Aux cafés, au théâtre, au salon, au boudoir,

« Mon courroux publié de main en main circule ;

« Chacun de mes portraits saisit le ridicule,

« Et partout mes bons mots, proverbes en naissant,  
« Courent assaisonnés d'un sel réjouissant.  
« Tel qui, depuis trente ans, n'a lu que les *Affiches*,  
« Avec empressement quête mes hémistiches. »

Crois-tu donc me prouver par ce honteux succès,  
Que l'estime publique accueille tes essais ?  
De la malignité, du hardi persiflage  
Tel fut de tous les temps l'odieux avantage :  
L'homme ingrat et jaloux n'admire qu'à regret.  
D'un éclat qui l'offusque il se venge en secret ;  
A louer, sans appel, nul lecteur ne déroge ;  
L'oreille s'ouvre au blâme, et se ferme à l'éloge.  
N'importe : sois bien sûr que, roulés en cornet,  
Tes vers chez l'épicier joindront ceux de Colnet.  
Mais ceux qu'ont assailli mes rimes véridiques,  
Dont ma main renversa les trônes fantastiques,  
Qui, de leur chute encore et froissés et meurtris,  
M'abreuvent d'opium, m'importunent de cris,  
Je devais leur porter une atteinte certaine.  
En effet les écarts de leur muse hautaine,  
Leurs longs alexandrins, leur ton sentencieux,

Imposent au vulgaire, et fascinent les yeux.  
L'un siège à l'Institut, où sa verve ampoulée  
Charme, au moins trois fois l'an, une docte assemblée,  
Bien sûre d'applaudir à des vers ravissants,  
Puisqu'ils sont par l'état payés quinze cents francs.  
L'autre des Rosati (1) remplit une veillée :  
A peine on l'entrevoit, la foule émerveillée,  
Tandis que d'un pas grave il gagne le fauteuil,  
De nombreux claquements chatouille son orgueil.  
Là sont et l'épousée, et la sœur et la mère,  
Le parrain, le neveu, le cousin, le beau-père ;  
Toute la parenté, dont les efforts divers  
Ont préparé d'avance un triomphe à ses vers,  
Qui bientôt, recueillis par des mains caressantes,  
Vont enfler d'un journal les pages innocentes.  
L'auteur ainsi fêté prend un rapide essor.  
A ces petits moyens ils ajoutent encor :  
Chacun tient sous ses lois une petite armée,  
Qui d'un faubourg à l'autre étend sa renommée,  
Au lit des chastes sœurs établit tous ses droits,

---

(1) Société littéraire qui tenait ses séances dans une salle  
du Louvre.

Et lui prête en tous lieux l'égide de sa voix.  
Voyez chaque soldat, embaucheur littéraire,  
Assiégeant d'un café le banc héréditaire,  
Exalter de son chef les sublimes travaux,  
Le proclamer sans maître et surtout sans rivaux.  
Le nouveau débarqué, d'une oreille stupide,  
Écoute avidement le moderne Séide :  
Il n'entend pas grand chose à tout ce vain fracas;  
Mais d'autant plus séduit, qu'il ne le comprend pas.  
— Citoyen, ce Chénier est donc un bien grand homme ?  
— Pouvez-vous en douter, tout Paris le renomme;  
Et dans la république est-il un seul canton  
Où le chant de Méhul (1) n'ait fait passer son nom ?  
Tout s'enflamme aux accords de sa lyre divine;  
C'est le barde des Francs, c'est le second Racine.  
Mais justement, ce soir, on donne Charles-Neuf,  
Son chef-d'œuvre : venez, vous entendrez du neuf.  
Notre homme d'y souscrire, et de lui rendre grace;  
Au parterre tous deux ont déjà pris leur place.  
Le tragique rideau, soulevé lentement,

---

(1) Le chant du Départ.



Disparaît : vingt grimauds sont dans l'enchantement.  
Les billets dont Joseph (1) gratifia leur zèle  
Impriment à leurs mains une force nouvelle.  
— Que vous en semble ? eh bien ! ce plan est-il hardi,  
Cette marche savante, et ce vers arrondi ?  
Sophocle chez les Grecs, chez les Français Corneille,  
Furent-ils possesseurs d'une touche pareille ?  
L'initié, qui craint de passer pour un sot,  
Par l'exemple entraîné, hasarde aussi son mot :  
Il vous dira que Phèdre, Esther, Iphigénie,  
Décèlent du talent, mais fort peu de génie ;  
Là-dessus, en lui-même, il fait le doux serment  
D'emporter un Chénier dans son département.

Cependant tous les chefs, par d'autres stratagèmes,  
Tentent de raffermir leurs tremblants diadèmes ;  
Et par mille détours, par mille soins divers,  
Cherchent à faire un sort au moindre de leurs vers.  
Viennent-ils d'ébaucher un monstrueux ouvrage ?  
D'un éloge extatique ils briguent l'avantage ;

---

(1) Marie-Joseph Chénier.



Mais comment l'obtenir ? parfois certains journaux,  
Se sont donné les airs de tancer leurs égaux.  
Ils rassemblent alors leur petite phalange ;  
Tel y prend Palissot et tel autre Saint-Ange.  
Les benêts, tout gonflés d'un choix aussi flatteur,  
Sous la propre dictée et les yeux de l'auteur,  
Abreuvent le papier d'un encens lourd et fade,  
La Clef des Cabinets, la bénigne Décade,  
Ont de l'apothéose orné leurs numéros ;  
Le nom de l'immortel, au milieu des bravos,  
Va, grâces au courrier, de sa bonne fortune  
Périodiquement remplir chaque commune.  
Redresseurs prétendus des injures du goût,  
Ils guettent le talent, le surveillent partout ;  
D'une phrase échappée à sa plume hardie  
Ils savent méchamment faire la parodie ;  
Au passage saisir un court instant d'erreur,  
Et jusque sur son char gourmander le vainqueur.  
Leur maintien en public est grave et méthodique ;  
On dirait, à les voir, que d'un poëme épique  
Ils digèrent le plan, ils compassent les tours.  
Dans un cercle bruyant, ils sont muets et sourds.

Le spectateur, jouet de ces petites ruses,  
Se sent d'un saint respect pénétré pour leurs Muses ;  
Et, s'il trouble d'un mot leur silence affecté,  
Pense faire un larcin à la postérité.  
Tel à ses déjeûners doit un peu d'influence ;  
Tel autre vers midi donne son audience ;  
Dans son lit étendu, sous des rideaux d'azur,  
Où se glisse à regret la clarté d'un jour pur,  
Dans un boudoir charmant, où l'art des Praxitèles (1)  
A reproduit Vénus sous vingt formes nouvelles,  
Ceint du bandeau nocturne, offrant à l'œil charmé  
L'image d'un héros, sous Créops embaumé,  
Et qui, des temps jaloux désarmant la furie,  
Orne du Muséum la longue galerie ;  
Ou, tel, en son orgueil, qu'une chauve-souris  
Qui du temple des dieux habite les pourpris,  
D'un bienveillant sourire il flatte, il encourage  
Le rimeur nouveau-né qui vient lui rendre hommage.

---

(1) Écouchard Lebrun, à cette époque, occupait au Louvre un appartement superbe qu'il tenait de la munificence du Directoire.

« — Eh ! bonjour, homme aimable, embrassez-moi bien fort ;  
« On vous voit rarement, et vous avez grand tort ;  
« Quand je cause avec vous, je ne me sens pas d'aise :  
« Ici, petite bonne (1), approchez une chaise.  
« Du Pinde chancelant vous voyez un soutien ;  
« C'est notre ami commun. Eh bien ! mon cher, eh bien !  
« Comment gouvernez-vous l'auguste poésie ?  
« A propos, cette nuit, il m'a pris fantaisie  
« De mûrir quelques vers qu'hier furtivement  
« Je roulai dans ma tête. Oh ! le tour est charmant :  
« Vous connaissez Beaufort ? je dînais chez la dame,  
« Et contre elle, en dînant, je fis une épigramme.  
« La forme en est piquante, et le tour assez vif ;  
« Vous allez en juger. » Sur son front convulsif  
Se répand à ces mots une maligne joie :  
En sons aigres et durs son fausset se déploie ;  
Et de la pantomime appuyant le débit,  
Sous ses bonds inégaux, il fait gémir son lit.  
Le rimeur stupéfait, et pourtant en extase,

---

(1) Depuis, madame Lebrun.

Répète chaque mot, se pâme à chaque phrase ;  
Adule la momie ivre d'un tel succès ;  
Soutient que ce dixain charmera les Français ;  
Que Phébus l'a trempé dans les flots d'Aonie :  
Mais d'entendre ses vers on témoigne l'envie...  
Qui ne cède en ce cas au plus léger desir ?  
Il les a lus. — D'honneur, ils m'ont fait grand plaisir ;  
Vous avez de la grace, une finesse extrême ;  
Vous me semblez nourri d'Horace et de moi-même.  
Allez, et songez bien, noble et brillant espoir,  
Qu'à l'Institut un jour vous pourrez vous asseoir.  
Qu'on ose après cela railler un tel Mécène !  
Vous verrez l'écolier descendre dans l'arène,  
Vous dire que Pindare, absent des sombres bords,  
Sous le nom d'Écouchard répète ses accords.  
Voilà donc les secrets, voilà donc les manœuvres  
Qui mettent en crédit leurs insipides œuvres !  
Comme je m'abusais ! insensé ! j'avais cru  
M'opposer au torrent de jour en jour accru.  
Je voulais signaler tous les écrits grotesques ;  
Je voulais, démasquant nos Lebruns gigantesques,  
Par un peuple de sots jusqu'aux cieux élevés,

Marquer ces faux élus du sceau des réprouvés.  
Je me flattais alors qu'éveillé par mes rimes,  
Et convoitant enfin des succès légitimes,  
Des beaux-arts réjouis courtisans assidus,  
Ils sauraient réparer tant de moments perdus :  
Vain espoir ! Je ne sais quelle aveugle démence  
Égare encor leurs pas dans un dédale immense;  
Pour rimer au hasard leur prête des raisons,  
Et fixe leurs destins aux Petites-Maisons.  
A leurs premiers penchans ils sont toujours fidèles :  
Pareils en leurs écarts à ces ânes rebelles  
Qu'un guide au bras pesant veut diriger en vain;  
Qui bravent le bâton, et sur un grand chemin,  
Au plus étroit sentier donnant la préférence,  
Tout au bord des fossés trottent en assurance.  
Je me suis tu vingt mois : depuis vingt mois entiers,  
Je voyais en espoir reverdir leurs lauriers ;  
Médecin attentif, j'épiais en silence  
Le moment fortuné de leur convalescence ;  
Ils ne guérissent pas, et quelques mille rsvs  
De leur longue agonie instruisent l'univers.  
Plein de zèle, je cours chez Laran et Desenne,

Où brillent étalés les doux fruits de leur veine :

Quel format élégant ! quel beau papier vélin !

Il est humide encor des presses de Firmin ;

Ce luxe me paraît d'un fortuné présage ;

Mais connaissons d'abord le titre de l'ouvrage.

Le voici : CHOIX DE VERS IMITÉS D'OSSIAN.

Bon ! ce genre me plaît. Combien , monsieur Laran ?

Cinq francs. — Vous êtes cher. — Monsieur, c'est du sublime ;

Saint-Ange vient d'en faire un extrait anonyme.

Je cède, et, choisissant telle autre nouveauté,

Je retourne au logis d'un pas précipité :

O ciel ! qu'ai-je entendu ! de la harpe gallique

Est-ce le son plaintif, doux et mélancolique ?

Du Barde belliqueux est-ce la majesté ,

Le noble enthousiasme et la mâle fierté ?

Quel langage barbare est sorti de sa bouche !

Il n'a plus la douceur, le charme qui me touche.

De l'amour, des combats le chantre harmonieux,

N'est plus qu'un petit-maître au jargon précieux.

N'était-ce point assez que, Gilles de la scène,

Chénier de six bâtards eût doté Melpomène ;

Qu'il eût, par des rapports ennemis du bon sens,

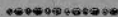


Sous la pourpre et la toque endormi les Cinq-Cents;  
Que, de la liberté Pindare sans noblesse,  
Il eût au Champ-de-Mars fait bâiller la déesse?  
Il lui fallait encor mutiler Letourneur;  
De l'Homère écossais flétrir l'antique honneur;  
Comprimer les élans de sa fougue guerrière,  
Et mettre en bouts-rimés sa gloire tout entière.  
Lisons Lebrun, Lebrun par lui-même fêté:  
Lebrun, qui se complaît dans sa divinité,  
Sans doute plus jaloux de sa cause immortelle,  
Aux saintes lois du goût est devenu fidèle,  
Me dis-je; et tout-à-coup, d'un beau zèle enflammé,  
Je parcours de Buhan le journal inhumé.  
Hélas! l'ode fatale à mes yeux se présente:  
J'y cherche vainement cette marche imposante,  
Ces lyriques écarts, ce vol audacieux,  
Rival du vol de l'aigle habitante des cieux:  
Je n'y vois qu'un amas de confuses pensées,  
Et sans ordre, et sans grace, et sans choix entassées;  
Qu'un mélange incorrect de mots usurpateurs,  
De la langue et du goût vampires destructeurs.  
Sur de nouveaux écrits veux-je tourner ma vue?



Chaque ligne m'arrête, ou m'offre une bévue;  
Toujours dans leurs auteurs la même obscurité,  
Le même sot orgueil, la même nullité;  
C'en est trop : le dégoût me poursuit et me gagne;  
Mieux encore vaudrait que, de Victor Campagne,  
Je subisse les *Mœurs* une seconde fois.  
Ainsi donc à l'estime ils n'auront aucuns droits;  
Ainsi, frêles jouets d'une impie arrogance,  
Ils vivront et mourront dans leur impénitence !  
N'en soyons pas surpris : tel dût être leur sort;  
Même au sein des écueils la Sottise s'endort.  
Le vrai talent les fuit, et, dans sa marche égale  
Rend graces au flambeau dont l'éclat les signale,  
Sur la mer turbulente où vogue son esquif,  
Il s'abandonne aux soins d'un pilote attentif.  
Ce pilote est l'ami, dont la censure austère  
Sur ses moindres défauts ne sut jamais se taire,  
Et qui, sourd à la voix d'une fausse amitié,  
Approuve avec réserve, ou blâme sans pitié.  
Eh ! que d'écrits fameux sont dus à la critique;  
Seule elle rend plus vert le laurier poétique.  
C'est une sentinelle, au maintien vigilant,

Qui d'un sommeil oïseux préserve le talent.  
Boileau fut pour Racine un guide salutaire;  
Fréron, plus d'une fois, électrisa Voltaire;  
Et Delille, peut-être, aux notes de Clément,  
De son magique vers a dû l'enchantement.  
Mais ce noble abandon, ce courage docile,  
Qui cède sans faiblesse à tout conseil utile,  
Aux immortels du jour ne tomba point en lot.  
N'en croire que soi-même est le cachet du sot.  
Non, ils n'obtiendront pas de triomphes durables;  
Ma muse leur assigne un poste aux Incurables.  
Il ne me reste plus, et j'en dois soupirer,  
Que le pieux espoir de les administrer.



# MON TROISIÈME MOT.

NOT THOUGHT ME NOT

NOT THOUGHT ME NOT



## MON TROISIÈME MOT.

---

Ainsi donc sous leurs traits chacun a pu les voir ;  
J'ai placé devant eux un fidèle miroir :  
Eux-même, à sa vertu contraints de rendre hommage,  
Ils ont, pâles de honte, avoué leur image.  
Quel courroux, justes dieux, enflamme leurs esprits !  
De confuses clameurs importunant Paris,  
Les voyez-vous s'unir, se former en phalange,  
Déchaîner Palissot, démuseler Saint-Ange ?  
Entendez-vous mugir ce peuple de benêts ?  
Grands auteurs, si j'en crois la Clef des Cabinets ?  
On dirait à leurs cris, à leur marche troublée,  
Que dans ses fondements la France est ébranlée.  
L'un, rimeur étourdi, de près suivant mes pas,  
Me lance un trait léger qui ne m'effleure pas ;  
Et l'autre, avec effort soulevant la Décade,  
M'accable sous le poids de sa prose maussade.

Quel est donc mon forfait ? Ai-je, nouveau Vatar,  
Changé ma plume en glaive et le sang en nectar ?  
Non : j'ai ri seulement des écarts de leurs muses ;  
J'ai trahi le secret de leurs petites ruses ;  
J'ai défendu le mont qu'ils voulaient envahir ;  
J'ai su les mépriser, je ne sais point haïr.  
D'ailleurs par vos succès démentez ma sentence :  
Au tribunal du goût prouvez votre innocence,  
Messieurs ; dictiez des lois au lecteur étonné,  
Et votre juge alors reste seul condamné.  
Je ne mets plus de borne au zèle qui m'anime ;  
J'abjure, pour Chénier, le père de Monime ;  
Je récite partout les contes de Verdun ;  
Des palmes de Rousseau j'environne Lebrun ;  
En faveur d'Atticus ma muse se dévoue :  
Je suis prêt à louer le journal qui le loue ;  
Je prétends tous les soirs placer sur mon chevet  
Le roman si moral du trop fameux Louvet (1) ;  
J'entoure Duvinnau du sacré diadème ;

---

(1) Les Amours de Faublas.

Je vais jusqu'à prôner... qui ? Campagne lui-même.  
D'un si beau dévouement vous seriez satisfaits !  
Et bien ! nobles guerriers , calculons vos hauts faits :  
Avez-vous des talents agrandi le domaine ,  
Et d'un nouvel éclat entouré Melpomène ?  
Verrai-je dans sa cour vos disciples heureux ,  
Marchant d'un pas égal à des succès nombreux ,  
Fermes dans le chemin tracé par les Corneilles ,  
A mon siècle du moins rappeler leurs merveilles ?  
Ah ! vos drames pleureurs ne sont qu'un froid jargon ;  
Qu'un dégoûtant amas de sang et de poison ;  
Qu'un mélange confus de malheurs et de crimes ,  
De tableaux surannés , de stériles maximes ,  
De songes , de récits... L'auditoire en langueur  
Mesure avec effroi leur mortelle longueur :  
Fuyons loin d'une scène à jamais avilie.  
Sans doute par ses jeux la folâtre Thalie  
Va réjouir mon cœur de forfaits attristé...  
Elle-même a perdu son aimable gaîté.  
Je ne reconnais plus ce théâtre où Molière  
Sur nos moindres travers épandait sa lumière ;  
Où le pédant , le fourbe , et l'avare , et le fat ,



S'offraient à nos regards , honteux de leur éclat ;  
Où , par des traits malins , la foule réjouie ,  
Livrait à l'enjoûment son ame épanouie...  
Bon ! s'écrie un censeur , blessé de cet écart ,  
N'avons-nous pas Colin ? Ignorez-vous Picard ?  
Fussiez-vous plus caustique et plus atrabilaire...  
— Il est vrai , Dorival , le Vieux Célibataire ,  
Dignes de notre encens , l'obtiennent sans effort ;  
Mais qui peut retenir un trop juste transport ,  
Quand de cent baladins la horde grimacière  
Ose mettre en crédit l'équivoque grossière ,  
La froide allusion , et le vain cliquetis  
De pointes et de mots entre eux mal assortis ?  
Heureux , heureux du moins , si leur rage inhumaine  
D'un déluge de vers n'inondait que la scène !  
Mais quelle folle ardeur , troublant tous les cerveaux ,  
Peuple nos dix faubourgs de Scudéris nouveaux !  
Les voyez-vous , tout fiers de leurs sottes brochures ,  
A l'envi s'abreuver et de fiel et d'injures ;  
A l'envi s'arracher quelques brins de chardon ,  
Et transformer le Pinde en autre Charenton ?  
Leur troupe fanatique , en tous lieux répandue ,

Me suit dans les salons, me poursuit dans la rue;  
Fatigue ses crieurs, à l'envi déchaînés,  
Et placarde l'ennui sur nos murs indignés.  
Sous leurs doigts, à longs flots, sans cesse l'encre coule :  
L'un sur l'autre portés, ils assiègent en foule  
Le docile Laran, l'infortuné Cailleau;  
Rosni, de cent pamphlets, appauvrit Ragoulean;  
Amalric, de l'emprunt ardent panégyriste,  
Pour rédiger la Clef, se croit un publiciste;  
Morellet, de Burney, mutile les romans,  
Défigure les traits de ses héros charmants,  
Emprunte les pinceaux de la sombre Radcliffe,  
Des diables, des sorciers ouvre la double griffe,  
Charge d'ombres, de morts, ses tableaux imposteurs,  
Et fait à chaque mot frissonner ses lecteurs.  
Lebrun complaisamment entasse les images;  
S'enivre sans pudeur de ses propres hommages;  
Par nos derniers neveux se croit déjà cité,  
Et proclame à grands cris son immortalité.  
Tandis qu'importuné de ces fades merveilles,  
Chacun ferme ses yeux ou bouche ses oreilles,  
Quand tout un peuple bâille, ils jouissent en paix :

L'ennui qu'inspire un sot ne le gagne jamais.  
Où donc le dieu des arts fixe-t-il son empire ?  
Quoi ! lorsqu'en ces climats l'ignorance conspire,  
Il n'est pas un réduit, un asyle écarté,  
Où ce dieu bienfaiteur respire en sûreté ?  
Quelle main renversa ces augustes colonnes,  
Où quarante immortels suspendaient leurs couronnes ;  
Ce temple harmonieux où Voltaire autrefois,  
Buffon et Montesquieu confondirent leur voix ;  
Où le monde admirait leur juste renommée,  
Et du grand siècle en eux la splendeur imprimée ?  
S'ils n'étaient plus, du moins quelques bons écrivains,  
Dès l'enfance nourris de leurs conseils divins,  
Instruits à leur école et pleins de leur mémoire,  
Retraçaient à nos yeux l'ombre de tant de gloire ;  
Mais le jour où le trône et l'autel renversés  
Virent sur leurs débris les échafauds dressés ;  
Où de nos proconsuls, la horde réunie  
Proscrivant Dieu, les rois, la vertu, le génie,  
Aux féroces licteurs abandonna ce bord,  
Au gré de leur courroux, les fers, l'exil, la mort,  
Frappèrent des neufs sœurs les ministres fidèles,

Nos guides, nos appuis, et nos derniers modèles.

Encor si la patrie eût, par des soins tardifs,

Secouru, rassemblé leurs rivaux fugitifs;

Si, payant à leur gloire un tribut authentique,

Elle les eût assis sous un nouveau portique!

Mais Delille languit sous de rustiques toits;

Saint-Lambert au silence a condamné sa voix;

Tous les fils d'Apollon, dont la France s'honore,

Long-temps ont fui la hache, et se taisent encore.

Cependant qu'ils erraient, d'insolents écoliers

Usurpèrent leurs droits, et non pas leurs lauriers.

Les pédants et les sots, bruyante populace,

Sur leurs trônes déserts osèrent prendre place;

Ils dictèrent des lois : le goût tremblant se tût,

Et du sein du chaos vit jaillir l'Institut;

L'Institut, corps sans ame, obscur Aréopage,

Où la main du Hasard, marquant son ouvrage,

Unit la pierre brute au rubis lumineux :

Tel le Centaure offrait, dans les temps fabuleux,

A l'œil épouvanté de sa stature énorme,

De l'homme et du cheval l'assemblage difforme.

Arrêtez ! va me dire un censeur pétulant,

Dont l'état a gâgé le modique talent,  
Arrêtez ! l'Institut si connu dans l'Europe...  
— Oui, dussé-je emprunter la besace d'Ésope,  
Je veux à mes dédains donner un libre essor :  
Que Cabanis s'irrite et me blasphème encor !  
Ne puis-je fustiger tous ces nains qu'il révère ?  
*Le barbare autrefois disséqua bien Homère (1) !*  
Vous allez, je le vois, dans ce triste sénat  
Choisir quelques talents dont j'admire l'éclat ;  
Vous armer du burin qui créa Virginie ;  
Du Ménandre français m'opposer le génie ;  
Peindre Lalande, au gré de l'art qui le conduit,  
Soumettant au compas les astres de la nuit ;  
Lagrange dévoilant les mystères d'Euclide ;  
Du Plin de Monbart, qu'il a choisi pour guide,  
Daubenton couronnant les sublimes travaux ;  
David, de Protogène éclipsant les rivaux,  
Étalant l'univers sur la toile animée...  
Soit : mais associer à tant de renommée,

---

(1) Cabanis avait traduit en vers quelques chants de l'Iliade.

Sélis, bouffi de grec ; le pâle Ginguéné ;  
Fier du demi-succès qui l'a tant étonné ;  
Lebrun qui dans son temple, érigé par lui-même,  
Adore nuit et jour sa majesté suprême :  
M'offrir aux mêmes lieux, bizarrement unis,  
Domergue et Palissot, Colin et Cabanis ;  
Cabanis réprouvé d'Apollon, d'Esculape,  
Qui craint peu qu'un malade, ou qu'un auteur n'échappe ;  
Qui frappe à coups pressés et, dans ses jeux divers,  
Immole tour-à-tour les hommes et les vers.  
Absurdes déités ! qu'un autre vous encense !  
Moi ! fléchir devant vous, croire à votre puissance !  
Applaudir aux écrits que j'ai su dédaigner !  
Autant vaudrait les lire et presque les signer.  
Mais rien ne les émeut : leur sombre inquiétude  
Veut convertir le Pinde en vaste solitude.  
Ils mettent leur mépris, leur éloge à l'encan ;  
Décernent tour-à-tour la palme et le carcan ;  
Condamnent leurs vainqueurs à la dernière place ;  
Rachètent le talent par l'excès de l'audace ;  
Pressés de toutes parts, veulent tout effrayer,  
Et ferment le chemin qu'ils n'ont pu se frayer.



Leur secte autour de nous croît, pullule, fourmille;  
Ils n'ont qu'un même esprit, ne font qu'une famille;  
Quiconque d'un grand homme imitateur heureux,  
Dans une prose exacte, ou dans des vers nombreux,  
Suit, en digne rival, les pas de son modèle,  
S'il n'est à chaque tour, à chaque mot fidèle,  
S'il omet un accent, un seul point... dans l'oubli,  
Grace à leur saint courroux, se perd enseveli:  
Pour eux l'arène est libre et la couronne est prête.  
Tandis que le génie au fond de sa retraite,  
Aligne avec méthode un vers laborieux,  
Qu'il respecte du goût les droits impérieux,  
Que la rime toujours par la raison guidée,  
Accorde sous sa plume et le mot et l'idée;  
Que, les regards ouverts sur ses moindres défauts,  
Tremblant, dans chaque juge, il voit un Despréaux;  
Eux, certains du succès, même avant que d'écrire,  
Maniant au hasard les crayons et la lyre,  
Imitent ces chevaux inquiets, vagabonds,  
Qui rompent leurs liens, qui s'échappent par bonds,  
Se fatiguent sans but, et, franchissant la plaine,  
Dans les marais fangeux vont tomber hors d'haleine:



Ils entassent les vers, les roulent en ballot,  
Recommandent leurs noms aux presses de Didot,  
Et respirent déjà la publique louange.  
En vain de tant d'orgueil leur opprobre nous venge;  
En vain l'art, indigné de leurs obscurs pamphlets,  
Les enterre gaîment au bruit de ses sifflets;  
Ils blasphèment leur siècle, et leur muse flétrit  
Dit qu'on outrage en eux les lois et la patrie.  
Eh! messieurs, ces clameurs ne sont plus de saison;  
Mépriser vos pareils, c'est venger la raison :  
N'avez-vous pas créé le lourd néologisme;  
Du poétique mont exilé l'atticisme ?  
Et vous osez briguer l'honneur du premier rang !  
Non, non : l'école est là; retournez à son banc;  
Las enfin de poursuivre une vaine chimère,  
Feuilletez la syntaxe, apprenez la grammaire;  
Analysez Luneau, commentez Dumarsais :  
Qui veut charmer Paris, doit savoir le français.  
Ce n'est pas tout encor : je veux que vos pensées  
Tendent au même but l'une à l'autre enlacées;  
Que la logique alors les suive dans leur cours,  
Leur prête à chaque instant un utile secours :

C'est peu que de rimer, j'exige qu'on raisonne.  
Vous donc qui prétendez à la double couronne,  
Sachez que pas à pas il faut s'en approcher,  
Et souffrir la lisière avant que de marcher.  
Avec plus de rigueur gourmandant ses adeptes,  
Un autre ajouterait à ces humbles préceptes :  
Lisez, vous dirait-il, nos poètes fameux ;  
Que je retrouve en vous ce que j'admire en eux ;  
Imitez les accents de leur lyre sonore ,  
Et laissez-moi penser que je les lis encore.  
L'Aristarque a raison... J'honore ses avis ;  
Mais d'avance par vous ils sont trop bien suivis.  
Faut-il chanter Bellone, ou bien la *Calomnie* (1)?  
Vous avez la mémoire au défaut du génie :  
Je sais de quelle main vous allez emprunter,  
Et sans vous avoir lus je puis vous réciter.  
Trente auteurs, pour orner vos ouvrages postiches,  
Ont trouvé tout exprès les brillants hémistiches ;  
Chacun de vous, messieurs, est un adroit larron,

---

(1) Chénier, dans ses hymnes *patriotiques* et dans son épître sur la *Calomnie*.

Et vous auriez usé le chapeau de Piron.  
Mais à combien d'assauts mon audace m'expose !  
Un ramas d'écoliers embrasse votre cause :  
Remplis de vos leçons, qu'ils débitent partout,  
Ils traversent Paris de l'un à l'autre bout ;  
Me nomment hautement impie et sacrilège.  
Petits roquets, en vain votre foule m'assiège ;  
Dans la Décade en vain vous jappez à-la-fois ;  
Vous mordillez en vain et ma plume et mes doigts ;  
De vos maîtres chéris le bataillon chancelle.  
Perdez-vous avec eux dans la nuit éternelle :  
Eh ! ne regrettez pas leur empire détruit ;  
Jamais sans les sifflets ils n'auraient fait de bruit.  
D'ailleurs ils n'ont subi qu'une métamorphose ;  
Grace au système heureux de la métempsyose ,  
Mon œil les suit encor , de toutes parts errants ,  
Mus par le même instinct, sous des traits différents.  
Saint-Ange, radieux, poussant un cri de joie,  
S'élève pesamment sur les ailes de l'oie ;  
Fréville, sot hibou, vient attrister encor  
De ses sauvages cris la forêt de Windsor ;  
Colnet voltige et chante, étourdie alouette,

Sous l'œil de l'épervier dont l'appétit la guette ;  
Cabanis, digne chef des corbeaux assemblés,  
Rode autour des cercueils que lui-même a peuplés.  
Un singe grimacier, au quai de la Ferraille,  
Par ses burlesques tours attire la canaille,  
Insulte le passant et fait rire le sot :  
Ah ! je le reconnais, c'est lui, c'est Palissot.  
Lebrun devient butor, et Duvineau bécasse ;  
Dans un étang bourbeux Mérard-Saint-Just coasse ;  
Le célèbre Atticus et ses doctes amis  
Veulent gravir un mur, diligentes fourmis ;  
Et quand, lestés d'un grain, ils tentent l'escalade,  
Je crois les voir groupés autour de la Décade :  
Et voilà donc le prix des plus nobles efforts !  
On a lu les écrits, et les auteurs sont morts :  
Sous mes coups dans la tombe on les a vus descendre ;  
Que l'oubli de son voile enveloppe leur cendre !

---

# ÉPITRE

A UN SATIRIQUE ANONYME.

THE

AMERICAN

THE

AMERICAN

---

# ÉPITRE

## A UN SATIRIQUE ANONYME.

---

ZOÏLE des faubourgs, Aristarque effronté,  
Et par le dieu du Goût rimeur non breveté,  
Puisque, t'abandonnant à ton humeur caustique,  
Tu veux tout déchirer par ordre alphabétique,  
Avant que ton courroux m'immole sans pitié,  
Écoute mes conseils, et causons d'amitié.  
Peut-être, à ce début qui t'échauffe la bile,  
De mes torts prétendus redresseur mal-habile,  
Tu vas de mes *Trois mots* exhumer les brocards,  
Et m'offrir tout confus à mes propres regards;  
Me rappeler ces jours où ma muse enjouée  
Railla plus d'un *Midas* à la voix enrouée,  
Et, bernant l'Institut sur son banc érudit,  
Essaya, jeune encor, de se mettre en crédit.  
Il est vrai qu'autrefois, un peu malin, sans doute,



Étourdi des roquets aboyant sur ma route,  
Je fis pleuvoir sur eux les coups d'un fouet vengeur;  
Mais on ne me vit pas, ridicule agresseur,  
Confondre au même rang nos écrivains célèbres  
Et ceux qu'un morne oubli cache dans ses ténèbres;  
Ni, du respect humain foulant aux pieds les lois,  
Proscrire l'Hélicon, sans mesure et sans choix.  
D'ailleurs, lorsque ces vers, enfants de ma jeunesse,  
De quelques *Trissotins* châtiaient la faiblesse,  
Je n'étais point couvert d'un voile insidieux;  
Et l'ouvrage et l'auteur s'offraient à tous les yeux.  
Une pique à la main, debout, et dans l'arène,  
Je défiais l'envie et j'attendais la haine;  
Chacun, blessé d'un trait parti de mon carquois,  
Pouvait, en liberté, faire valoir ses droits,  
Aiguiser contre moi l'épigramme mordante,  
Et narguer à son tour ma muse indépendante.  
Si je sifflai *Lebrun*, par lui je fus sifflé;  
Et le poète turc (1), de tant d'orgueil gonflé,

---

(1) Chénier, fils du consul de France à Constantinople,  
et né dans cette ville.

Qui du Pinde long-temps se crut le seul arbitre,  
De mon nom quatre fois égaya son épître :  
Alors, sans doute, alors il doit être permis,  
D'immoler au bon goût d'absurdes ennemis.  
Mais toi, qui, te cachant sous quatre initiales,  
Parles, *incognito*, le langage des halles,  
Espères-tu, dis-moi, de réformer nos mœurs,  
Ou d'imposer silence à nos fades rimeurs ?  
Comment ne sais-tu pas qu'obstiné par essence  
Un rimeur doit mourir dans son impénitence ?  
Ah ! plutôt qu'il cessât, au fond de son grenier,  
De noircir, nuit et jour, des rames de papier ;  
De s'admirer lui-même en ses œuvres chéries ;  
Tu verrais au printemps se faner les prairies ;  
Décembre, à pleines mains, nous fournir des pois verts ;  
Le soleil à minuit éclairer l'univers ;  
*Orgon*, las de vomir ses odes ampoulées,  
D'un vain fracas de sons, d'un lourd pathos enflées,  
Du code poétique étudier les lois,  
Et nous parler français pour la première fois.  
Tu verrais *Licidas*, employé du Mercure,  
Préférant le Parnasse à cette lice obscure,

De Racine à son tour prendre le luth vainqueur ;  
Ressusciter *Pison* ; et tout Paris, en chœur,  
Encombrant chaque soir le parterre et les loges,  
Même à *Faliero* prodiguer ses éloges.  
Pour moi, j'aime les sots, je le dis franchement,  
Et m'applaudis tout bas de leur entêtement ;  
Tel drame monstrueux, tel stupide poème,  
M'éclaire, et m'avertit de trembler pour moi-même ;  
Et lorsque j'ose enfin, après de longs travaux,  
Confier au public quelques essais nouveaux,  
Si d'un accueil flatteur le public m'encourage,  
Je me dis : C'est aux sots que je dois ce suffrage.  
Tout est donc pour le mieux, et la félicité  
Naquit chez les humains de la diversité.  
Du grand tableau des arts les sots forment les ombres ;  
Le jour a plus d'éclat au sortir des bois sombres ;  
Hébé paraît plus fraîche à côté de Baucis ;  
La rose se colore au milieu des soucis ;  
Et pour sécher mes pleurs, qu'a fait couler *Mérope*,  
Je ramasse un *Cyrus* qui moisit sur l'échoppe.  
Outré de ce discours, et pâle de fureur,

« Fort bien ! me diras-tu. Quelle noble chaleur !  
« Vous avez pour les sots les entrailles d'un frère ;  
« Mais c'est argumenter d'une étrange manière ;  
« Et je ne pensais pas qu'on dût , à ce propos ,  
« Citer le *tout est bien* du célèbre Pangloss.  
« Pour moi qui , là-dessus , n'entends point raillerie ,  
« Moi , que l'orgueil des sots mit toujours en furie ,  
« A toute heure , en tous lieux , prêt à les assaillir ,  
« Une plume à la main , j'ai juré de vieillir.  
« Ainsi donc , je devrais , spectateur bienveillant ,  
« Voir cinquante benêts , transfuges de l'école ,  
« Du haut de leur sottise , aux yeux de tout Paris ,  
« Juger insolemment les modernes écrits ;  
« Rimeurs de coterie , Aristarques imberbes ,  
« Instruits tant bien que mal à conjuguer les verbes ;  
« Ils pourront , à loisir , du matin jusqu'au soir ,  
« L'un l'autre se donner de grands coups d'encensoir ;  
« Salir de leurs arrêts la *Gazette* édentée ,  
« De ses trente lecteurs clopinant escortée ;  
« Élever jusqu'au ciel , sans y comprendre un mot ,  
« Thomas Moore , Southey , Byron et Walter Scott ;  
« Aux dépens de la Seine illustrer la Tamise ;

« Nous faire d'Albion une terre promise,  
« Où fleurit seulement la palme des beaux vers;  
« S'épuiser pour l'Écosse en éloges divers;  
« Tandis que d'Édimbourg la pesante revue,  
« Grace à ses rédacteurs, d'ignorance pourvue,  
« Immole nos auteurs à sa lourde gâité,  
« Et nous ensevelit de son autorité!  
« Et je n'armerais pas contre un pareil scandale  
« Tous ceux dont la fureur à la mienne est égale!  
« Et le Pinde français, à ce point outragé,  
« Par des vers courageux ne serait pas vengé!...  
« Mais que dis-je? les vers!... leur puissance est finie;  
« La politique, hélas! triste et sombre manie,  
« Sappe de jour en jour le trône d'Apollon :  
« Pour nous plus d'Hippocrène et de sacré vallon;  
« Il n'est qu'un entretien, il n'est qu'une pensée.  
« Je rencontre *Mondor* : « Une affaire pressée  
« M'oblige à vous quitter, me dit-il, et je cours  
« Du député *Blinval* entendre le discours.  
« On discute aujourd'hui le budget des finances :  
« Adieu. Plaignez mon sort, j'ai manqué deux séances.  
« Il part. Je vois *Damis*, et l'accoste soudain,

« Comme du Luxembourg il gagne le jardin :  
 « Eh bien ! lui dis-je, eh bien ! vous savez la nouvelle  
 « Dont parle tout Paris en ce moment ? — Laquelle ?  
 « — Quoi donc ! vous ignorez qu'en vers pompeux traduit  
 « *L'Essai sur l'Homme* enfin au grand jour est produit ?  
 « — Il s'agit bien, vraiment, de Fontane et de Pope,  
 « Répond-il ; d'autres soins intéressent l'Europe.  
 « De Laybach ce matin l'on attend un courrier ;  
 « Et Laybach et Tarin m'occupent tout entier.  
 « Pour *Derville*, d'ailleurs, je crains quelque infortune :  
 « Il a toussé trois fois hier à la tribune.  
 « Au revoir. De courroux les esprits échauffés,  
 « Je parcours les salons, j'entre dans vingt cafés,  
 « Partout même langage et même frénésie ;  
 « Toujours Laybach, les Grecs et d'Europe et d'Asie ;  
 « Les chambres, les *Cortès*, *Ali*, *Sepulveda*,  
 « *Naples*, *Ipsylanti*, *Bolivar*, *Quiroga*,  
 « *Strangford* et *Strogonoff*... Juste dieu ! quelle rage !  
 « Siècle maudit ! n'importe, il faut braver l'orage,  
 « Et, malgré les salons, les journaux, les brocards,  
 « Ramener le public au culte des beaux-arts. »

Voilà donc le sujet de ta sainte colère !



Le siècle où nous vivons aux rimeurs doit déplaire,  
J'en conviens : autrefois Paris, à l'unisson,  
Chantait de Marlborough la burlesque chanson ;  
Un billet de Voltaire, un simple vaudeville,  
Un distique, enchantaient et la cour et la ville,  
Et le vieil Almanach, enfant de Sautereau (1),  
Charmait dans son castel le moindre hobereau ;  
Nos jours vides roulaient dans un cercle de fêtes.  
Maintenant, éprouvés par de longues tempêtes,  
De nos frivoles goûts désormais affranchis,  
Nous sommes devenus graves et réfléchis ;  
A nos destins nouveaux nuit et jour attachée,  
De mots harmonieux notre ame est peu touchée ;  
Et, lorsque de Louis la prudence et le soin,  
Lorsque les sages lois dont nous avons besoin,  
Auront enfin assis sur sa base profonde  
Le pacte social où notre espoir se fonde,  
Calmes, et ramenés à des loisirs plus doux,  
Si l'on fait de bons vers, peut-être en lirons-nous.

---

(1) Sautereau de Marsi, premier éditeur de l'*Almanach des Muses*.



Jusque-là, laisse en paix, au fond d'un secrétaire,  
Dormir innocemment ton fatras littéraire ;  
Ou bien, si tu ne peux enchaîner ton Phébus,  
De ses prétentions connais au moins l'abus :  
Las d'arrondir sans but des phrases cadencées,  
Ouvre les yeux, conçois de plus nobles pensées,  
Et dans la politique, objet de tes mépris,  
Puisse cette chaleur qui manque à tes écrits ;  
Jamais, pour signaler la fougue qui t'entraîne,  
Tu ne pourras trouver une plus vaste arène ;  
Jamais plus beau sujet pour des vers éloquentes !  
Quelle foule de traits ! quels contrastes piquants !  
Il me semble te voir confondre sur tes listes  
Nos ultra-libéraux, nos ultra-royalistes ;  
Sur la droite, la gauche et le ventre à-la-fois,  
De tes alexandrins faire tomber le poids...  
Mais, avant de saisir tes satiriques armes,  
Dis-moi, souffrirais-tu, toujours exempt d'alarmes,  
Que messieurs les censeurs, avec leurs longs ciseaux,  
Rognent tes quolibets tant soit peu radicaux ?  
Et que *le Drapeau-Blanc*, *la Gazette*, et *la Foudre*,  
S'unissent tous les trois pour te réduire en poudre ?

Si tu peux supporter ces petits accidents,  
Commence : que tes vers courageux et mordants...  
Sans doute, à ce propos, déjà sur ton visage  
S'étend une pâleur de sinistre présage;  
Et ton Phébus poltron, dans son obscurité,  
Préfère moins de gloire à plus de sûreté.  
Toutefois, à rimer si tu songes encore,  
D'un laurier, sans péril, que ton front se décore;  
Suis un autre chemin : Pétrone et Juvénal,  
De la saine critique allumant le fanal,  
Ont illustré leur siècle, et vivront d'âge en âge;  
Mais le talent chez eux répondait au courage;  
Ils ne se bornaient pas, dans leurs écrits divins,  
A verser le mépris sur de plats écrivains;  
Chacun d'eux poursuivait en poète, en grand homme,  
Le scandale des mœurs et le faste de Rome;  
Le Crime, rejetant son masque ensanglanté,  
S'offrait à leurs regards dans sa difformité;  
Abrutis par l'excès de la débauche immonde,  
Sous la pourpre, et dans l'or buvant les pleurs du monde,  
Les préteurs assassins frissonnaient devant eux;  
Et leur muse tonnait en l'absence des dieux.

Fais avec la sottise un utile divorce;  
Au lieu de tes pamphlets, sans couleur et sans force,  
Peins à grands traits la fraude et la duplicité;  
Le vice enorgueilli de sa publicité;  
L'usure au cœur d'airain; l'Athéisme farouche,  
Qui, souillé des poisons que distille sa bouche,  
Et tournant vers le ciel la pointe de son dard,  
Sur les débris de Dieu veut asseoir le hasard.  
Pénètre, sans pâlir, au fond de ces repaires  
Où le démon du jeu fait siffler ses vipères;  
Où l'or se change en pleurs, les pleurs en désespoir;  
Où tombent expirants l'honneur et le devoir.  
Autour du tapis vert se placent tous les crimes :  
C'est là que, d'un coup d'œil choisissant ses victimes,  
L'inexorable mort aiguise ses poignards.  
Pâles, défigurés, et les cheveux épars,  
Vois-tu donc ces joueurs, que des serpents dévorent,  
Couvrir d'un œil de sang le métal qu'ils adorent;  
L'un, s'exposant lui-même aux horreurs de la faim,  
De ses fils malheureux risque le dernier pain,  
Et l'anneau nuptial d'une épouse éplorée;  
L'autre, dans les transports de son ame égarée,

Abandonne au courroux du destin oppresseur  
La dépouille d'un père et la dot d'une sœur.  
Tous à ce fleuve d'or, ou plutôt de bitume,  
Tous veulent étancher la soif qui les consume :  
Vains efforts ! l'onde fuit ces Tantales nouveaux.  
Quelquefois un silence, image des tombeaux,  
Règne au sein de ces murs consacrés aux Furies ;  
Mais bientôt, précurseurs de noires barbaries,  
Des hurlements, des cris, par l'écho répétés,  
Retracent les enfers aux yeux épouvantés.  
Le croira-t-on jamais ? dans ce séjour d'alarmes  
De profanes beautés trafiquent de leurs charmes ;  
Leur sein voluptueux, leurs regards, leurs accents,  
D'un désordre fatal troublent encor les sens ;  
Et, tandis que le deuil couvre ces lieux funèbres,  
Elles vont, recherchant d'impudiques ténèbres,  
De quelque malheureux distraire le remord,  
Et lui vendre à-la-fois le plaisir et la mort...

Mais, bons dieux ! où m'emporte un espoir chimérique !  
Qui ? moi ! te rédiger un code satirique ?  
A de plus sûrs exploits accoutumer ta main,

Et te conduire au but par un docte chemin ?  
Ah ! tes doigts ignorants profaneraient la lyre :  
Si tu veux régenter, apprends d'abord à lire ;  
Repasse l'alphabet, trop négligé par toi ;  
D'un verbe ou d'un pronom connais le juste emploi ;  
Sache que le public, qu'excède ta harangue,  
Avant tout aime assez qu'on lui parle sa langue.  
D'un salutaire avis si tu te sens blessé,  
Tu me connais, du moins. Mon courage offensé,  
Dans le combat jamais ne garde le silence,  
Et je grave mon nom sur le trait que je lance.





## ÉPITRE AU ROI.



# ENTIRE ALPHABET

## ENTIRE ALPHABET

---

# ÉPITRE AU ROI,

A L'OCCASION DE SA FÊTE.

1817.

---

TANDIS que, pour fêter le plus juste des rois,  
Qui t'a légué son nom, ses vertus et ses droits,  
Mille chants d'espérance à l'envi se confondent,  
Que du nord au midi tous les cœurs se répondent;  
Tandis qu'aux pieds d'un trône où siège la Bonté,  
La France entière brûle un encens mérité,  
Prince auguste, un suivant du dieu de l'harmonie,  
Riche en zèle, du moins, s'il est pauvre en génie,  
Ne peut-il, au milieu de ces tributs divers,  
T'adresser, à son tour, son hommage et ses vers?  
Eh! qui ne prendrait part à ce jour d'allégresse?  
Toutefois, ces élans de la publique ivresse,

Ces grands arcs triomphaux, de ton chiffre embellis,  
Ces guerriers citoyens, qui, de touffes de lis  
Ombragent devant toi leurs armes pacifiques;  
Les parfums remplissant nos vieilles basiliques;  
Ces palmes, ces festons, cette brillante nuit,  
Où de cent feux rivaux l'éclat serpente et luit;  
Et tout cet appareil dont la pompe s'étale,  
Plaisent moins à tes yeux qu'à ton ame royale.  
Tes yeux de ces honneurs ne sont plus étonnés :  
Depuis que les Français, sous tes lois ramenés,  
Possèdent dans Louis leur plus douce conquête,  
Chaque jour qui s'écoule est le jour de ta fête.  
J'en atteste ce peuple affamé de te voir ;  
Ce peuple, dont l'amour est ton premier pouvoir ;  
Sans cesse par ses vœux il appelle son maître.  
Sitôt que devant lui tu consens à paraître,  
Il court, se précipite... Un seul, un même cri  
Part, salue à l'instant l'héritier de Henri.  
Ton auguste famille à tes côtés s'avance.  
Ces Princes chevaliers, ces nobles fils de France,  
Si long-temps par l'orage éloignés de nos bords,  
Les voilà !... Leur sourire accueille nos transports.

Quel spectacle touchant ! quel concert unanime !  
A ton royal aspect le vieillard se ranime ;  
Et, par sa mère instruit, le faible nourrisson  
Bégaie, en te nommant, sa première leçon.  
Sans doute à ces tableaux, pour toi remplis de charmes,  
Grand Prince, de tes yeux s'échappent quelques larmes,  
Et tu jures tout bas, dans ton cœur attendri,  
La gloire et le bonheur de ton peuple chéri.  
Son bonheur, en effet, entre tes mains repose ;  
Et quand à l'affermir ta vertu se dispose,  
Laissons en liberté quelques esprits chagrins,  
Don Quichottes nouveaux, combattre des moulins ;  
Se créer jour et nuit de bizarres fantômes ;  
Étendre ou resserrer la liste des royaumes ;  
Et de l'Europe amie ensanglanter la paix.  
L'un, grave, et s'égarant sous le feuillage épais  
De ces vastes jardins dessinés par Le Nôtre,  
Vient, de son plan guerrier infatigable apôtre,  
Rêver tout à son aise à ce grand mouvement,  
Dont il marque le but et fixe le moment.  
Au seul bruit de sa voix, s'avancent trente armées,  
A l'aide d'un bambou sur le sable formées ;

Son ordre fait mouvoir les nombreux bataillons ;  
Le vent se lève... Adieu, guerriers et pavillons !  
Tandis que le projet, enfant de son délire,  
S'évapore et s'enfuit sur l'aile du zéphyre,  
L'autre glace la lune, encroûte le soleil,  
Et détache une part de son disque vermeil  
Qui doit à point nommé brûler notre planète.  
Toutefois, en dépit de la docte lunette,  
Le monde, qu'embrasait un calcul ennemi,  
Reste encor sur son axe assez bien affermi.  
D'autres, non moins plaisants, quoique plus méthodiques,  
Confiant au papier des secrets politiques,  
En Lycurgues nouveaux, en Solons transformés,  
Offrent, pour trente sous, leurs rêves imprimés.  
L'un déroule, in-quarto, son projet de finance ;  
L'autre vient suppléer au sens d'une ordonnance.  
« Prenez, dit celui-ci, je réponds du succès,  
« Si mon livre au château peut s'ouvrir un accès.  
« Sur les moindres abus j'éclaire le monarque. »  
Celui-là de nos mœurs s'établit l'Aristarque...  
Mais de tels songes-creux que nous font les travers ?  
On ne retourne pas des esprits à l'envers.

La Raison même en vain leur tiendrait ce langage :

« D'autres temps, d'autres lois. Voyez, voyez le sage

« Dont un torrent fougueux, qui roule à gros bouillons,

« Vient couvrir le domaine et noyer les sillons.

« De peines et d'efforts stérilement prodigue,

« Pensez-vous qu'au torrent il oppose une digue,

« Ou veuille le contraindre à rebrousser son cours ?

« Non. D'un travail utile empruntant le secours,

« Il creuse vingt canaux : par une route aisée

« L'onde se distribue avec art divisée,

« Se partage en filets, se promène en ruisseaux,

« Fertilise les champs, baigne les arbrisseaux ;

« Et le sage a bientôt changé, par sa prudence,

« Les flots dévastateurs en source d'abondance :

« Il aurait pu tout perdre, il a tout conservé. »

Mais, bon dieu ! quel tumulte ! à ces mots élevé,

De nos réformateurs m'annonce la furie !

Les cheveux hérissés, leur foule se récrie,

Et veut, sans nul égard pour la comparaison,

A l'hôpital des fous envoyer la Raison.

Eh bien ! pour apaiser cette fureur extrême,

Il suffit d'un seul mot : ce sage, c'est toi-même.



Oui, toi-même, et je crois que, sans trop se flatter,  
A ta haute prudence on peut s'en rapporter.  
Une horrible tourmente a grondé sur nos têtes;  
Mais le calme toujours doit suivre les tempêtes:  
Tel est l'ordre éternel par Dieu même établi.  
Naguère le soleil, languissant, affaibli,  
Laissait les vents rivaux, sur nos fertiles plages,  
A longs flots pluvieux épancher les orages.  
L'été renaît enfin, et dore les moissons;  
La vigne nous promet le nectar de ses dons;  
Les paisibles hameaux ont fait trêve à leurs plaintes;  
Et le bon villageois, affranchi de ses craintes,  
Va remplir ses tonneaux d'un vin de franc aloi,  
Et boire largement à la santé du roi.  
C'est ce roi qu'on chérit, c'est en lui qu'on espère;  
Un peuple entier se lie à son règne prospère:  
Eh! ne le voit-on pas, ferme dans ses desseins,  
Assidu protecteur de nos droits les plus saints,  
De ses nobles loisirs faire le sacrifice;  
Du pacte social soutenir l'édifice,  
Et, sans cesse veillant sur ce dépôt sacré,  
Nous préparer enfin le repos désiré



Qui doit nous délasser d'une pénible route ?  
Français, à ce propos, il m'est permis, sans doute,  
De vous conter un fait qu'un docteur de la loi,  
Le savant Ali-Bey, garantit sur sa foi.

Lorsque la caravane, en files prolongée,  
Du village de Tor vers Suez dirigée,  
Traverse le désert où luit un ciel ardent,  
Quelque fâcheux débat, quelque triste incident  
Arrête à chaque pas et trouble le voyage :  
La faim, la soif, l'ennui, le besoin de l'ombrage,  
Un horizon semé de brûlantes rougeurs,  
Tout allume le sang des pauvres voyageurs.  
C'est une frénésie, une aveugle démence  
Qui se calme vingt fois et vingt fois recommence,  
Jusqu'à l'heure où la voix des bruyants chameliers  
Signale aux combattants un groupe de palmiers,  
En criant : C'est assez, que les débats finissent.  
Tout s'apaise à ces mots ; toutes les mains s'unissent ;  
A l'entour des palmiers on s'embrasse à l'instant,  
Et le voyage alors se termine en chantant.  
Nous aussi, voyageurs sur nos propres rivages,

Ne pouvons-nous enfin , plus heureux et plus sages ,  
De la noire discorde étouffer les accents ?  
Moins que la caravane aurons-nous de bon sens ?  
A l'ombrage des lois , autour de l'Arche-Sainte ,  
Qui protège la France et garde son enceinte ,  
Abjurant des erreurs dont nous fûmes punis ,  
Formons un seul faisceau de nos vœux réunis ;  
Reprenons la candeur et la franchise antiques ;  
Et bravant désormais , sous nos toits domestiques ,  
Des révolutions le souffle empoisonné ,  
Rallions-nous au roi que Dieu nous a donné ;  
Et de tous les bienfaits que son cœur nous dispense ,  
Un accord fraternel sera la récompense.

Cet accord est le prix que demandent ses soins ;  
Ses regards attentifs veillent sur nos besoins ;  
Et tandis que sa main , toujours prudente et sûre ,  
Va cherchant de l'État la dernière blessure ,  
D'un grand corps affaibli ranime la langueur ,  
Et lui rend par degrés sa force et sa vigueur :  
Il ne dédaigne pas , dans sa grandeur suprême ,  
Ces travaux dont l'éclat pare le diadème.

Grace aux enfants des arts, par sa voix excités,  
Paris conservera le sceptre des cités.  
Vingt chefs-d'œuvre nouveaux dans nos murs se préparent;  
Nos modernes Rubens de la toile s'emparent;  
Et leur mâle pinceau va reproduire aux yeux,  
Des Valois, des Bourbons les règnes glorieux;  
Les sages, les héros que vingt peuples admirent,  
Une seconde fois sous le ciseau respirent:  
Ils renaissent; la mort a perdu son pouvoir;  
Et la Seine bientôt, dans un flottant miroir,  
Réfléchira leurs traits pleins de calme ou d'audace (1).  
L'onde jaillit au gré du tube qui l'embrasse,  
S'échappe, monte en gerbe, et prend un libre essor;  
Nos marchés spacieux s'agrandissent encor.  
Calliope déjà médite ses merveilles;  
Elle sait qu'un grand prince encourage ses veilles,  
Et que de ses travaux, pour ta gloire entrepris,  
Ton auguste suffrage est le plus digne prix.  
Mais à le mériter quand chacun se dispose,

---

(1) Allusion au projet de placer, sur le pont Louis-Seize, les statues de plusieurs hommes célèbres.

Je frémis des périls où ce zèle t'expose :  
Ne vois-tu pas d'ici tout le Pinde en rumeur ?  
Dans nos derniers faubourgs , il n'est pas un rimeur ,  
Qui déjà ne s'escrime en dépit de Minerve ;  
Qui , du soir au matin , ne tourmente sa verve ,  
Dans l'espoir d'arracher à son maigre cerveau  
Ode , cantate , épître ou madrigal nouveau.  
C'est encor pis : leur foule incessamment t'assiège ,  
S'acharne sur tes pas , se mêle à ton cortège ;  
Mais on connaît ton goût , et ce goût épuré  
Va te servir contre eux de rempart assuré ;  
En faveur du motif excusant ce délire ,  
Tu recevras leurs vers (sans toutefois les lire) ;  
Car , si le sort jaloux t'en faisait une loi ,  
Combien tu sentirais le malheur d'être roi !  
Mais que dis-je ? où m'emporte une indiscrete audace ?  
Et pour eux et pour moi je te demande grace ;  
Au tribunal public , juge de nos travers ,  
La seule intention n'acquitte point les vers.  
Ah ! si la France encor possédait son poëte !  
De tous nos sentiments immortel interprète ,  
Avec quel saint transport , quel ineffable amour ,

Delille eût consacré ton fortuné retour !  
On l'aurait vu, pour toi ranimant sa faiblesse,  
Des roses du printemps couronner sa vieillesse ;  
Par un dernier tribut éterniser sa foi,  
Et te faire agréer des vers dignes de toi ;  
Comme un cygne expirant sur la rive chérie,  
A-la-fois son berceau, sa tombe et sa patrie,  
Retrouve de sa voix les sons mélodieux,  
Et dans un chant divin exhale ses adieux.



# THE HISTORY OF THE

PROGRESS OF THE HUMAN MIND

IN THE SEVENTEENTH CENTURY

BY JOHN LOCKE

IN TWO VOLUMES

LONDON: Printed by A. MILLAR, in Strand, 1740.

THE SECOND EDITION, CORRECTED BY THE AUTHOR.

IN TWO VOLUMES

BY JOHN LOCKE

IN TWO VOLUMES

LONDON: Printed by A. MILLAR, in Strand, 1740.

THE SECOND EDITION, CORRECTED BY THE AUTHOR.

IN TWO VOLUMES

BY JOHN LOCKE

IN TWO VOLUMES

LONDON: Printed by A. MILLAR, in Strand, 1740.

THE SECOND EDITION, CORRECTED BY THE AUTHOR.

IN TWO VOLUMES

BY JOHN LOCKE

IN TWO VOLUMES

LONDON: Printed by A. MILLAR, in Strand, 1740.

THE SECOND EDITION, CORRECTED BY THE AUTHOR.

IN TWO VOLUMES

BY JOHN LOCKE

IN TWO VOLUMES

LONDON: Printed by A. MILLAR, in Strand, 1740.

THE SECOND EDITION, CORRECTED BY THE AUTHOR.

IN TWO VOLUMES

BY JOHN LOCKE

RUSTAN,  
OU  
LES VOEUX,  
CONTE ORIENTAL.



PLANT

RUSTAN

LESS IVORY

COFFEE ORIENTAL

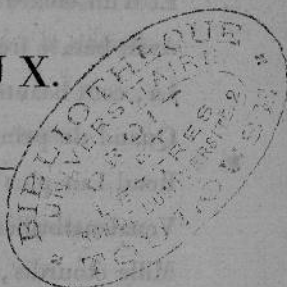
---

# RUSTAN,

ou

## LES VOEUX.

---



NUL ici-bas n'approuve son destin :

Depuis Adam jusqu'au siècle où nous sommes,

Las ! c'est un mal commun à tous les hommes,

Et dont la mort est le seul médecin.

Dans un hameau , non loin de Babylone,

Un bûcheron (on le nommait Rustan)

Vivait en paix, plus heureux qu'un Sultan

Environné de la pompe du trône.

Il était bon , sensible, généreux,

Franc, jovial, d'humeur hospitalière;

Et maintes fois sa petite chaumière

Servit d'asyle à plus d'un malheureux.

Son doux repos fut de courte durée.  
De son manoir, il découvrait l'entrée  
D'un bois antique, aux feuillages touffus,  
Et d'un château, qu'aux jours de sa puissance  
Avait bâti le frère de Ninus.  
Là, cent beautés, telles qu'on peint Vénus,  
Quand du printemps l'amoureuse influence  
Rend l'air plus frais, le firmament plus pur,  
Venaient briller sur leurs conques d'azur.  
Mille étourdis, bourdonnant sur leurs traces,  
D'un œil malin analysaient leurs graces;  
Et leurs coursiers, au hasard bondissants,  
Comme à Paris, culbutaient les passants.  
De ces tableaux la splendeur retracée  
Pendant la nuit occupait la pensée  
Du bûcheron; il devint soucieux;  
Le sombre ennui se peignit dans ses yeux.  
Soir et matin, à sa langueur en proie,  
Il se disait : « Tout respire la joie;  
« Tous ces mortels, enfants des voluptés,  
« Comptent les jours par les prospérités;  
« Ils sont heureux : mais qu'ont-ils fait pour l'être ?

« Ils ont, je crois, pris la peine de naître ;

« Le bel effort !... Eh ! n'ai-je pas comme eux

« De la santé, plus de vigueur peut-être...

« Ah ! du Soleil quoi qu'en dise le prêtre,

« Je le vois bien, tout n'est pas pour le mieux. »

Ainsi Rustan déplorait sa misère.

Un certain soir, que de sa plainte amère

Il attristait son modeste réduit,

Un beau jeune homme à ses yeux se présente :

A son aspect l'obscurité s'enfuit ;

Sa chevelure, en longs anneaux flottante ,

Exhale au loin une céleste odeur ;

Ses traits charmants ont la vive fraîcheur

Et l'incarnat de la rose naissante ;

Deux ailes d'or rayonnent sur son dos ;

Et, d'une voix plus douce qu'une lyre,

Au bûcheron il adresse ces mots :

« A tes desirs je suis prêt à souscrire ;

« Lève les yeux et reconnais Zulmis ;

« De tes destins le soin me fut commis,

« Et dès long-temps ta peine m'est connue ;

« Mais du bonheur l'heure est enfin venue :

« Forme cinq vœux, ils seront tous remplis. »  
— « Cinq ! dit Rustan, égaré par la joie ;  
« C'est trop de quatre. » — « Il le faut : obéis  
« Aux volontés de celui qui m'envoie :  
« Ou tout, ou rien. » — « En ce cas, de grand cœur  
« J'accepte tout ; et, grace à monseigneur,  
« Je serai riche. » — « Après ? » — « Bonté céleste !  
« Ce premier vœu commence mon bonheur ;  
« Accordez-moi quelque temps pour le reste. »  
— « Je le veux bien. Prends cet or en rouleaux,  
« Dans Babylone, où brille l'opulence,  
« Cours, de ce pas, éclipser tes égaux. »  
Zulmis se tait, et dans l'air il s'élance.  
Voilà Rustan qui, dès le lendemain,  
Se charge d'or, et se met en chemin.  
Impatient, il s'établit sur l'heure  
Dans un palais digne des plus grands rois ;  
Et tous les arts s'empressent à-la-fois  
De décorer sa nouvelle demeure.  
Éblouissant de bijoux précieux,  
De tout un peuple il attire les yeux ;  
Lorgne au théâtre une beauté novice,

Passe avec elle un bail de quelques jours ;  
Donne à dîner ; abaisse un œil propice  
Sur tel rimeur qui brigue des secours ;  
Pour l'applaudir s'abonne à son Lycée ;  
Prône en tous lieux ses écrits ravissants ,  
Et de la foule , à sa suite empressée ,  
Hume à longs traits le parasite encens .  
Hélas ! bientôt son dégoût fut extrême :  
Né sans esprit , il avait du bon sens ,  
Et c'est assez : tant de soins caressants  
S'adressaient plus à son or qu'à lui-même .  
Dans ses jardins , embellis à grands frais ,  
Et que l'Euphrate en se jouant arrose ,  
Rustan , un soir , pour respirer le frais ,  
Vint se placer sous un berceau de rose .  
Des bois touffus le murmure léger ,  
Les doux parfums qu'exhale l'oranger ,  
Se balançant au souffle du zéphyre ,  
Le bruit des eaux qui , d'un cours inégal ,  
Vont épancher leur limpide cristal  
En des bassins d'albâtre et de porphyre ;  
L'esprit des fleurs , et l'astre au front changeant ,

Dont la clarté luit en un ciel d'argent,  
Tout dans ces lieux, miracles de féerie,  
Au fond des cœurs verse la rêverie.  
A réfléchir par le calme invité,  
Le bûcheron un instant se recueille,  
Et se demande avec sincérité  
Si pour lui-même en effet on l'accueille :  
« Je suis honteux d'un mérite étranger ;  
« Voyons, dit-il, consultons mon génie,  
« Et, sans effort, sa puissance infinie  
« De mes flatteurs saura bien me venger. »  
Zulmis accourt. « Que te faut-il encore ?  
« Un sexe entier te recherche et t'honore ;  
« L'autre, dans toi, proclame son vainqueur. »  
— « Je veux jouir d'un encens légitime,  
« Charmer les grands et conquérir l'estime :  
« Le don des vers manquait à mon bonheur ;  
« Inspire-moi quelque sublime ouvrage ! »  
— « Qu'espères-tu de ce triste avantage ?  
« Eh ! n'as-tu pas cent auteurs affamés  
« Qui, réjouis par l'espoir de te plaire,  
« Et d'un beau zèle à ta voix enflammés,



« Vont tenailler leur muse mercenaire ? »

« Tu signeras leurs écrits immortels. »

— « Quoiqu'en ces lieux une telle méthode

« Soit pardonnée, et de plus à la mode,

« Je ne veux point acheter mes autels. »

— « C'est ton desir ; tu le veux , sois poète. »

Il souffle alors sur Rustan enchanté ;

Du lourd Crésus la tête a fermenté ;

Vingt plans hardis se croisent dans sa tête ;

Impatient, brûlé d'un feu nouveau ,

Il prend la plume , et ses mâles idées

Par le bon goût , par la raison guidées ,

Comme un torrent roulent de son cerveau.

En quinze jours il termine un poème ;

Et quel poème ! en quarante-six chants ,

Et si parfaits , que l'Envie elle-même

A les ronger aurait brisé ses dents.

De son triomphe il veut jouir sur l'heure :

Il fait dresser un splendide repas ,

Et , vers le soir , sa brillante demeure

Voit accourir gens de tous les états.

Rustan auteur ! quelle métamorphose !

Disent entre eux les doctes conviés.  
A le railler tout bas on se dispose;  
Mais, lestement, à leurs yeux effrayés  
Quand il déroule un manuscrit immense,  
Chacun pâlit et frissonne d'avance.  
Rustan, témoin de l'invincible effroi  
Qui s'emparait de l'auguste assemblée,  
Cherche lui-même à cacher son émoi.  
Il s'embarrasse, et, d'une voix troublée :  
« Pardon, messieurs, chaque homme a ses travers;  
« Un long ouvrage a besoin d'indulgence;  
« J'ai quelques droits à votre complaisance :  
« Je ne lirai que douze mille vers. »  
A ce propos les assistants frémissent;  
D'un voile épais tous les fronts s'obscurcissent;  
Et les regards vers le banquet servi  
Furtivement se tournent à l'envi.  
L'Amphytrion commence sa lecture :  
C'était toujours un style harmonieux,  
Expression de la belle nature;  
Des traits légers, nobles et gracieux;  
Pas un seul tour contraint ou monotone;

Nul de ces mots orgueilleux follement,  
Que les Cotins, rimant dans Babylone,  
S'ébahissaient d'accoupler lourdement.  
Peindrai-je ici le grave Aréopage,  
D'abord rebelle et bientôt asservi,  
Tout d'une voix déifiant l'ouvrage  
Et les talents du poète ravi?  
On se sépare. On court en diligence  
De ce prodige instruire la cité.  
Le bon Rustan est accueilli, fêté,  
Par les amours, le luxe et la puissance;  
Aux bains, au cirque, aux jardins de Bélus,  
Tout lui sourit, tout le comble d'éloges;  
Mille beautés l'appellent dans leurs loges.  
De tant d'honneurs il est presque confus;  
Mais la Critique, au front ceint de couleuvres,  
Dans l'ombre aiguise un poignard assassin;  
Elle s'apprête à vomir sur ses œuvres  
Les noirs poisons qui dévorent son sein.  
Dix avortons, suppôts de la sottise,  
Les *Vadius*, les Trissotins d'alors,  
Sous seing-privé combinent leurs efforts,

Et de leur fiel trempent une analyse.  
Pauvre Rustan!... il en sèche d'ennui.  
Trente roquets, que l'exemple autorise,  
De tous côtés vont jappant après lui:  
C'est un vacarme, un train épouvantable.  
« Ciel! dit Rustan, que le dégoût accable,  
« A quels tourments me suis-je condamné!  
« Pour des beaux vers faut-il être berné?  
« Car ils le sont, si j'en crois mon génie,  
« Et mon génie a peut-être du goût.  
« O bon Zulmis! que ton secours me venge!  
« Sur ces oisons fais retomber la fange  
« Qui me salit du fond de leur égout. »  
Zulmis, docile à la voix qui l'appelle...  
« Tu te repens de ton funeste choix;  
« Je m'en doutais; mais, tête sans cervelle,  
« Avant d'écrire on y songe deux fois.  
« Vit-on jamais, dans tes vers à facettes,  
« Du bel-esprit scintiller les éclairs?  
« D'un luxe vain, de lourdes épithètes  
« As-tu bardé tes chefs-d'œuvre divers?  
« De la nature embrassant le domaine,

« As-tu jamais, dans ton alexandrin,  
« Rimé l'argent, l'or, le bronze, l'airain,  
« Le spath, le zinc, l'azote et l'oxygène ?  
« Ton Apollon, prosateur et discret,  
« A-t-il montré, dans ses pages rêveuses,  
« Des Iroquois les hordes voyageuses  
« Prêtant l'oreille aux *soupirs* du désert ?  
« As-tu jamais, soit de gré, soit de force,  
« Pour imposer à la foule des sots,  
« Bizarrement accouplé de grands mots  
« Dont le bon sens réclame le divorce ?  
« De revenants, de sorciers, de démons,  
« As-tu chargé des tableaux uniformes ?  
« As-tu de sang abreuvé tes crayons ?...  
« Mon pauvre ami, ta chute est dans les formes :  
« En ce moment dispose de mes soins ;  
« Mon seul devoir est de te satisfaire.  
— « De ton appui je n'attendais pas moins ;  
« Mais un bon choix n'est pas facile à faire. »  
Or, apprenez le desir qu'il forma :  
Il n'était bruit alors que d'Azéma ;  
C'était un teint, une taille céleste,

De grands yeux noirs, un air doux et modeste,  
De blonds cheveux épars en boucles d'or,  
Et se jouant sur un sein vierge encor;  
Elle tenait, par ses aïeux illustres,  
Aux demi-dieux sur l'Euphrate adorés,  
Et ne comptait que deux ans et trois lustres.  
Rustan la voit; tous ses sens enivrés  
Nagent soudain dans un torrent de flamme,  
Et deux regards ont subjugué son ame.  
D'un chaste hymen il conçoit le projet;  
Mais comment plaire à cet aimable objet,  
Cher à la cour, adoré de la ville?  
Bientôt Zulmis, par Rustan appelé,  
A son amour rend le succès facile.  
De ses chagrins le voilà consolé:  
Il est époux d'une femme accomplie.  
Mais, ô Rustan! quand la rose est cueillie,  
L'épine reste, et tu devais savoir  
Qu'à Babylone un mois de mariage  
Ote à l'époux tout charme et tout pouvoir.  
Las! il en fit le triste apprentissage:  
Son Azéma prit un brillant essor,



Hanta les jeux, les spectacles, les fêtes.  
Si quelquefois à ces plaisirs honnêtes,  
Par bonté d'ame, à titre de Mentor,  
Elle admettait un époux incommode,  
Le malheureux, victime de la mode,  
Roulant des yeux à vous faire pitié,  
Seul en un coin, relégué sur sa chaise,  
Rongait ses doigts, ou bâillait à son aise;  
Et cependant sa benigne moitié  
Offrait, sans voile, aux regards du cortège  
Que le plaisir entraînait sur ses pas,  
Son cou de lis, l'albâtre de ses bras,  
Et les trésors de sa gorge de neige;  
Car, dès ce temps, l'on était convenu  
Que la pudeur n'est qu'un mot sans usage,  
Et que l'amour, au printemps de son âge  
Comme au berceau, doit toujours être nu.  
Ce n'est là tout : madame fit des dettes;  
Tous les matins à Rustan furieux  
En adressait des listes bien complètes;  
Puis sur l'*acquit* daignant jeter les yeux,  
Volait au bal éclipser vingt coquettes.



Déjà Rustan ne pouvait plus maigrir :  
Un moyen sûr préviendra son naufrage ;  
Il le connaît, et n'ose y recourir.  
Mais le mal croît. Tout entier à sa rage,  
D'un bon divorce il réclame l'appui ;  
Et, grace aux lois, une forte barrière  
S'élève enfin entre sa femme et lui.  
Descendra-t-il dans une autre carrière ?  
Le don des vers, la richesse, l'hymen,  
Ont tour-à-tour trahi son espérance :  
Après l'effort d'un dernier examen,  
Son choix est fait : Rustan veut la puissance.  
— « Tu l'obtiendras ; et tu peux dès ce soir  
« Prendre ta place au nouveau ministère ;  
« Des Chaldéens sois le dieu tutélaire. »  
Rustan s'incline. Un ordre de la cour  
A ce haut rang l'élève le jour même ;  
Et, revêtu de la pourpre suprême,  
Dans un palais il fixe son séjour.  
Par cent vertus d'abord il se signale ;  
Et, sans retard, il purge ses bureaux  
De vingt commis à la mine brutale.

Inaccessible aux vapeurs de l'orgueil,  
A tout le monde il fait un doux accueil;  
Blâme tout bas, et jamais ne condamne  
Des citoyens les antiques erreurs;  
Il laisse en paix les divers sectateurs,  
Pour Oromaze ou le noir Azimane,  
Tuer un bouc ou moissonner des fleurs.  
Bref, sa clémence était partout bénie...  
Depuis Zadig, nul, avec plus d'éclat,  
N'avait servi le monarque et l'état.  
Comme Zadig, il excita l'Envie :  
On l'attaqua sur ses intentions,  
Et contre lui l'hydre des factions  
Dressa bientôt une tête ennemié :  
Ses hurlements féroces, assassins,  
Sont parvenus jusqu'au premier satrape.  
Sage ministre, hélas ! que je te plains !  
Dans son palais un beau jour on le happe ;  
On vous le jette au fond d'une prison ,  
Où, mais trop tard, il enrage dans l'ame  
D'avoir servi l'honneur et la raison :  
Heureux du moins de n'avoir plus de femme !

Mais la fortune, aveugle en son courroux,  
Pour l'achever déchaîne le grand Mage.  
Le vieux barbon, de ses vertus jaloux,  
Contre Rustan paraît en témoignage;  
Et, par serment, affirme qu'à ses yeux,  
Le délinquant, du Zend de Zoroastre  
Avait trouvé le style trop verbeux;  
Qu'il avait dit que Mithra n'est qu'un astre,  
Et que la lune en emprunte les feux;  
Puis ajouté (détestable blasphème!)  
Que les puissants et les faibles mortels  
Sont tous égaux devant le dieu suprême;  
Et que ce dieu n'a pas besoin d'autels.  
Le saint vieillard, sans peine on doit le croire,  
Du tribunal eut à l'instant beau jeu;  
Et de Rustan le crime si notoire,  
Fut, sans appel, jugé digne du feu.  
Notre héros a reçu la sentence :  
L'infortuné succombe à tant de coups ;  
« Mon cher Zulmis, hélas ! que tardez-vous ?  
« Plus que jamais j'ai besoin d'assistance. »  
Zulmis paraît... « Déjà pour me rôtir,

« La flamme brille : un vœu me reste à faire ;  
« Reportez-moi dans mon humble chaumière,  
« Et que jamais je n'en puisse sortir. »

Le bon génie a pitié de sa peine.

Rustan revoit ses paisibles forêts :

Sa hache en main, joyeux il s'y promène,

Et son hameau reprend tous ses attraits.

Devenu sage en dépit de lui-même,

Ses biens, ses maux il eût tout oublié ;

Mais quelquefois relisant son poème,

Il s'écriait : « Que n'est-il publié ! »





# ÉPITRE

A L'AUTEUR DES TROIS MOTS.

## ÉPITRE

A L'AUTEUR DES TROIS MOTS.

ÉPIQUE

A L'AUTEUR DES TROIS MOTS



---

# ÉPITRE

A L'AUTEUR DES TROIS MOTS.

---

JE les ai lus, ces vers pleins de feu, d'harmonie,  
Où l'esprit est joint au génie,  
La grace à la sévérité;  
Où l'éloge est sans flatterie,  
La critique sans calomnie,  
Et le trait sans causticité.

Vos premiers pas dans la noble carrière  
Ont rencontré l'écueil et le danger :  
Que votre Muse, et plus belle et plus fière,  
Par de nouveaux succès apprenne à s'en venger.  
Les torts de nos rivaux n'excusent point les nôtres;  
Et l'avenir, oubliant ces travers,

Ne vous jugera point sur les écrits des autres,  
Mais sur vos mœurs et sur vos vers.  
Contre leurs traits qu'un juste orgueil oppose  
Un courage plus affermi :  
L'honneur serait bien peu de chose,  
S'il dépendait d'un ennemi.

Fuyez de vains excès et des combats stériles,  
Dont le funeste prix est d'affliger un cœur.  
Ne prenez plus, pour moi, ces armes inutiles ;  
J'ai besoin d'un ami, mais non d'un défenseur.

Trop au-dessus de la vengeance,  
Et, loin de tout dédain suspect,  
J'ai su prouver, par mon silence,  
Qu'un grand talent (1) commande un grand respect.  
Ah ! croyez-en l'amitié qui m'inspire ;  
( Cette amitié jamais ne vous trompa. )

Quittez le fouet de la satire  
Pour la harpe de *Malvina*.  
Redites-nous ces chants tendres, mélancoliques ;

---

(1) Lebrun.

Peignez des nuits le calme et la splendeur,  
 Et ces effets, et touchants et magiques,  
 Qui de vos vers ont passé dans mon cœur (1).  
 Suivez tout à-la-fois Thalie et Melpomène.

De Mahomet enrichissez la scène (2);  
 Du nom français encore étonnez l'univers.  
 Un nouveau siècle veut une gloire nouvelle :  
 Favoris du Parnasse, Apollon vous appelle ;  
 Unissez-vous, volez ; les sentiers sont ouverts ;  
 Mais ne vous heurtez point dans la route pénible :  
 La chute d'un rival vous fait-elle avancer ?

Vous perdez, à le repousser,  
 Et la force et le temps qu'il eut été possible  
 D'employer à le dépasser.

Il est plus d'un laurier, il est plus d'une rose ;  
 Ne les effeuillez point en vos débats jaloux :  
 Si pour votre rival une fleur est éclosé,

Un bouton va s'ouvrir pour vous.  
 On vit, presque à-la-fois, s'élancer vers la gloire

(1) Les *Veillées poétiques*.

(2) Mahomet II.

L'auteur de *Marius*, celui de *Fénélon*;

Et le superbe *Agamemnon*

Ne bannit point *Abel* du temple de Mémoire.

Les dessins de Picard nuisent-ils aux tableaux

Du La Fontaine de la scène?

De V\*\*\* les charmants pinceaux

N'ont-ils pas égalé sans peine,

Les chefs-d'œuvre de ses rivaux?

Et Marsolier, en ses rians travaux,

Fut-il moins heureux que Sédaine?

O vous! formés pour la gloire et les arts,

Dont les jeunes essais brillent de toutes parts,

Abjurez la haine pénible;

Un revers partagé s'adoucit de moitié,

Et le triomphe en devient plus sensible,

Quand on peut réunir la gloire à l'amitié.

De talent, d'union, vous voyez les images :

L'aimable Pipelet, la tendre Dufrénois,

Bourdic, possédant à-la-fois

Tous les tons et tous les suffrages;

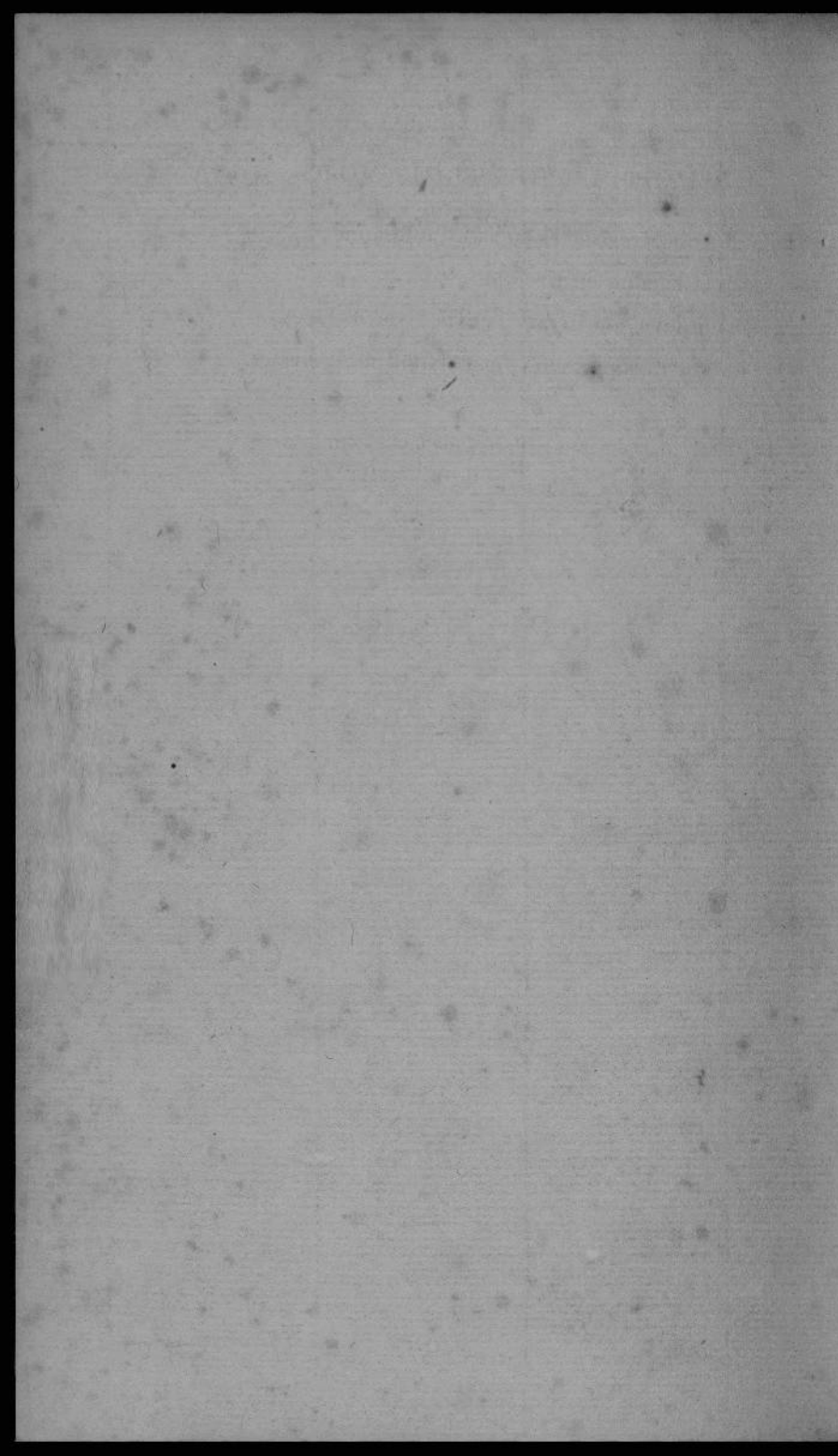
Émules sans rivalité,

Et poètes sans jalousie;

Loin de voir à regret les succès d'une amie,  
Chacune en tire vanité,  
Et vous prouve, en fuyant l'envie et les cabales,  
Que les Muses sont sœurs, et ne sont point rivales.

Par Madame la Comtesse  
de B\*\*\* d'H\*\*\*.

\*\*\*\*\*



RÉPONSE

A L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE.

RÉPONSE

A L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE.



# REPONSE

A L'ÉPÎTRE PRÉCÉDENTE.

---

# RÉPONSE

A L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE.

---

Quoi! votre muse bocagère  
Quitte les frais vallons, les prés silencieux,  
Où sa voix sensible et légère  
Soupira mollement, sur la lyre des dieux,  
Les naïves amours d'une jeune bergère!  
Quoi! pour déconcerter mes projets inhumains,  
Le front paré de fleurs vous daignez me sourire,  
Et vous voulez que de mes mains  
Tombe le fouet de la satire!  
Pouvez-vous demander que, lecteur complaisant,  
De leurs sottises cadencées,  
Je laisse en paix, sur un trône insolent,

Les pagodes du jour dans Paris encensées?

Eh bien! donc, Astolphe nouveau,  
Je ne résiste point au chant d'une Sirène;

Et, sans retour, vous me fermez l'arène  
Où mes pas, de si loin, suivaient ceux de Boileau.  
Oui, qu'ils riment en paix, ces grimauds du Parnasse;

D'un trait par ma muse aiguisé,  
Ils ne me verront plus poursuivre leur audace,  
Et leur rendre l'ennui que leurs vers m'ont causé.

O vous! qui, plaignant leur faiblesse,  
Ouvrez un champ plus vaste à mes nobles souhaits,

Vous, que l'indulgence intéresse  
A mes jeunes travaux, hélas! trop imparfaits;  
J'écoute et j'obéis. *Ossian* et ses fêtes,

Ses rocs neigieux, ses bondissantes eaux,

Ses fantômes et ses tempêtes

Vont revivre dans mes tableaux :

Et quand, sur la harpe sonore,  
La belle *Malvina*, modulant ses ennuis,

Appellera, dans le calme des nuits,  
Son cher *Oscar*, volant aux combats d'*Inistore*,

L'on croira vous ouïr encore

Répéter au printemps, sur le soir d'un beau jour,  
Ces champs voluptueux, ces romances d'amour,  
Par Zéphyre apportés à l'oreille de Flore.

Oui, je garderai le serment

Que votre muse, à tout séduire habile,

Sait me ravir adroitement.

Vous feriez de La Harpe un élève docile;

Et puis d'ailleurs, qui pourrait échapper

Au piège de votre louange ?

De mes défunts brocards que Sottise se venge,

Et de ses bataillons vienne m'envelopper ;

A tous ses traits j'oppose le silence :

Je ferai plus ; et ma persévérance,

Se brouillant quelquefois avec le sens-commun,

Ira (jugez de mon obéissance)

Jusqu'à lire Écouchard Lebrun.

FIN.



the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the

the first of the year, and in some cases in the